

DISCOURS

PRONONCÉS À NOTRE-DAME DE QUÉBEC

AU

TRIDUUM

DE LA

SOCIÉTÉ DE ST-VINCENT-DE-PAUL

LES 21, 22 et 23 DÉCEMBRE 1863

Par le REV. THOMAS-AIMÉ CHANDONNET.

QUÉBEC

ATELIER DE [illegible] BROUSSEAU, IMPRIMEUR DE L'ARCHEVÊCHÉ, RUE BUADE

1864

DISCOURS

PRONONCES A NOTRE-DAME DE QUEBEC

AU

TRIDUUM

DE LA

SOCIETE DE ST.-VINCENT-DE-PAUL

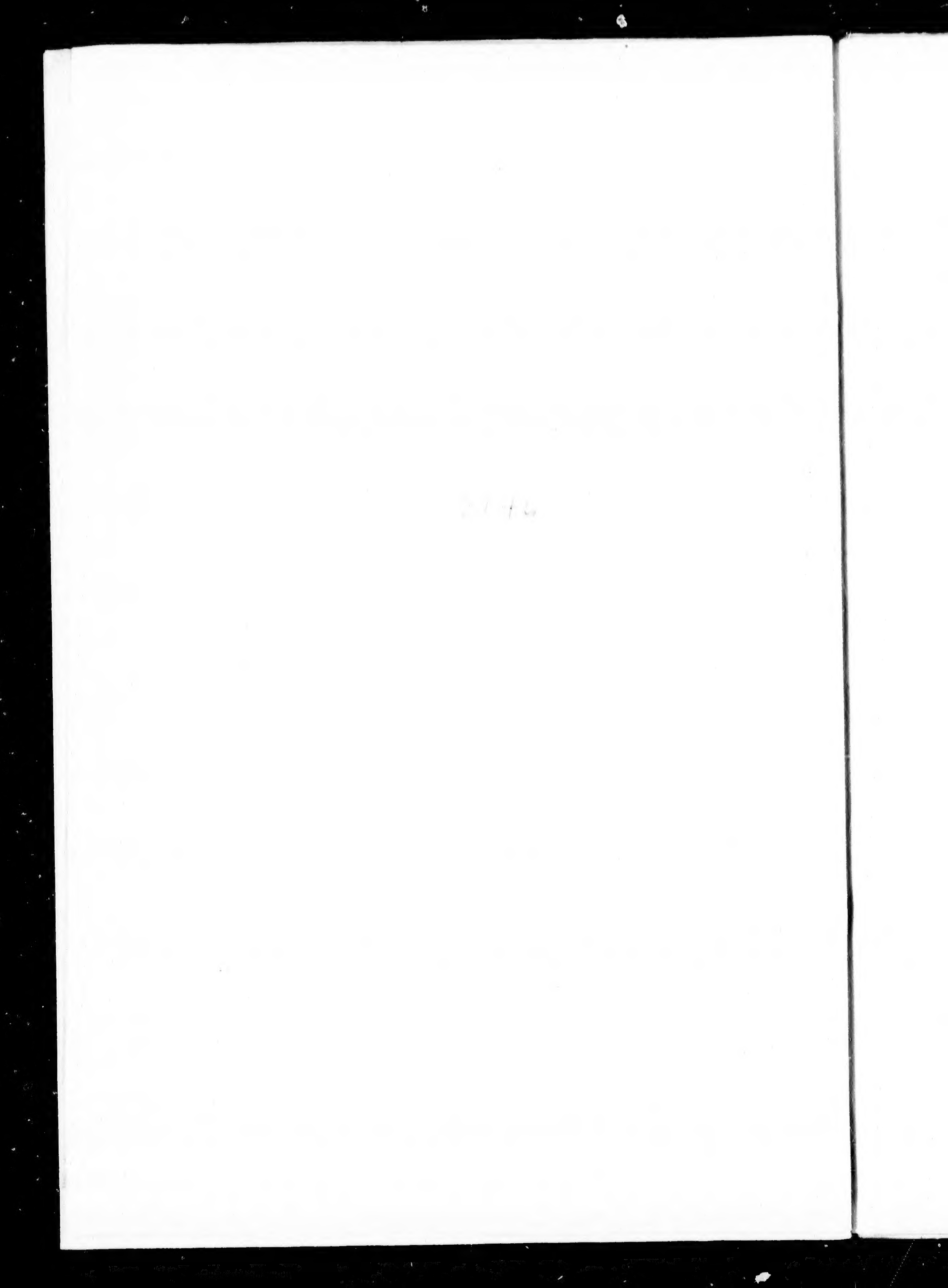
LES 21, 22 et 23 DECEMBRE, 1863

Par le REV. THOMAS-AIME CHANDONNET.

QUÉBEC

ATELIER DE LÉGER BROUSSEAU, IMPRIMEUR DE L'ARCHEVÊCHÉ, 7 RUE BUADE.

1864



INTRODUCTION.

Monseigneur l'Administrateur de l'Archidiocèse de Québec a bien voulu accorder à la société de Saint-Vincent-de-Paul, à Québec, les 21, 22 et 23 Décembre, un *Triduum* solennel, où tous les associés et tous les amis de l'œuvre furent appelés à remercier Dieu des grâces du passé et à demander celles de l'avenir.

Ce *Triduum* a été prêché par le Révérend Monsieur Thomas-Aimé Chandonnet.

Dans un premier discours, ce monsieur s'est attaché à faire connaître l'origine de cette société, le plus illustre de ses fondateurs, et son établissement dans les divers pays du monde, particulièrement en Canada ; dans un second, il a fait connaître la société d'abord dans sa constitution, c'est-à-dire dans son but, ses moyens, ses membres, son organisation, puis dans l'esprit qui l'anime ; dans un troisième, il a indiqué les avantages que l'association de Saint-Vincent-de-Paul offre à ses membres, au pauvre, à la société entière.

Monsieur le Président du Conseil Supérieur fait les vœux les plus ardents pour que les bénédictions du ciel qui viennent d'inonder la section canadienne de la société de Saint-Vincent-de-Paul, à son foyer, s'étendent à tous les

points du pays où elle a porté ses pas, et lui donne un surcroît de force et d'expansion. Il espère fermement que la parole toute-puissante de Dieu redoublera en chacun de ses membres la foi et la charité.

Monsieur Chandonnet ayant bien voulu nous permettre de publier ses discours, nous nous empressons de les présenter, au nom de monsieur le Président du Conseil Supérieur, à tous les confrères de la Province, à tous les amis de l'œuvre d'Ozanam, à tous ceux qui voudront bien consentir à la connaître et à l'aimer.

Québec, 1 Janvier, 1864.

Par ordre,

C. Narcisse Hamel.

Secrétaire.

DISCOURS

PRONONCÉS A NOTRE-DAME DE QUÉBEC,

AU TRIDUUM

De la Societe de Saint-Vincent-de-Paul.

PREMIER DISCOURS.

I.

> Filioli mei, non diligamus verbo, neque lingua, sed opere et veritate.
>
> Mes petits enfants, disait Saint Jean, n'aimons pas en paroles, de la langue, mais en œuvres et en vérité.
>
> Saint Jean, I. Ep. chap. III. v. 18.

Monseigneur,

Il y a trente ans à peine, huit jeunes étudiants de Paris, où il y en a des milliers, se réunissaient pour la première fois sur la plus humble rue de cette grande ville, dans l'obscur bureau d'une publication périodique. Nous pouvons les voir encore rangés autour d'une petite table, assis sur des bancs de bois. Dans leur personne, tout annonce une intelligence cultivée, une âme généreuse. Mais sur leur front, avec la gaieté si naturelle à la jeunesse, vous distinguez sans peine les traces d'une réflexion sérieuse, mêlée d'inquiétude. L'un d'eux tient à la main un papier où l'on a tracé machinalement et comme par hasard deux ou trois mots, apparemment l'expression de la pensée commune.

Mais quelle est cette pensée? car on peut conspirer pour le mal comme pour le bien. Quelle idée réunit cette jeunesse ardente et inquiète? Nous sommes envahis, répond l'un

d'eux, leur jeune chef; car ils en ont un; nous sommes envahis par un déluge de doctrines philosophiques et hétérodoxes qui s'agitent autour de nous, et nous éprouvons le désir et le besoin de fortifier notre foi au milieu des assauts que lui livrent les systèmes divers de la fausse science. Quelques-uns de nos jeunes compagnons d'études sont matérialistes, quelques uns saint-Simoniens, d'autres fouriéristes; d'autres encore, déistes. Lorsque nous, catholiques, nous nous efforçons de rappeler à ces frères égarés les merveilles du christianisme, ils nous disent tous: Vous avez raison, si vous parlez du passé: le christianisme a fait autrefois des prodiges; mais aujourd'hui le christianisme est mort; et, en effet, vous qui vous vantez d'être catholiques, que faites-vous? où sont les œuvres qui démontrent votre foi, et qui peuvent nous la faire respecter et admettre? Ils ont raison; ce reproche n'est que trop mérité. Eh bien, à l'œuvre! et que nos actes soient d'accord avec notre foi. Mais que faire? Que faire pour être vraiment catholique, sinon ce qui plait le plus à Dieu? Secourons donc notre prochain, comme le faisait Jésus-Christ, et mettons notre foi sous la protection de la charité. (1).

Foi et charité catholiques! Voilà, M. F., voilà la noble devise de ces jeunes croisés. Sauver, animer, dans l'atmosphère empestée d'une grande ville, malgré l'orgueil de la science et les séductions du monde, la flamme sacrée de la foi, la foi de leur enfance, la foi de leur adolescence, l'espérance de leurs mères; soutenir cette foi, non pas par des paroles, non pas par des systèmes éphémères, mais par des œuvres, des œuvres bonnes, bonnes à leurs frères malheureux, bonnes au pauvre peuple, comme on l'appelle si souvent, bonnes à la pauvre humanité: voilà leur tâche.

—Mais qu'espérez-vous donc faire? s'écrient leurs jeunes amis; qu'espérez-vous donc faire? Vous êtes huit pauvres jeunes gens, et vous avez la prétention de secourir les misères qui pullulent dans une ville comme Paris! Et quand même vous seriez tant et tant, vous ne feriez toujours pas grand chose. Nous, au contraire, nous élaborons des idées et un système qui réformeront le monde et en arracheront la misère pour toujours; nous ferons en un

(1) Ozanam. Discours à la conférence de Florence.

instant pour l'humanité ce que vous ne sauriez accomplir en plusieurs siècles.

Pauvres jeunes gens ! Ils avaient, j'aime à le croire, une âme sincère et compatissante, mais bien fourvoyée. Ils ignoraient, M. F., qu'une étincelle de foi et de charité fait plus que tous les feux de la terre, parce que c'est un feu surnaturel. Vous n'êtes que huit, disaient-il.—Mais vous ignorez donc aussi, jeune homme, que le feu sacré de la charité chrétienne se communique de proche en proche plus librement encore que celui qui vient trop souvent jeter sur nos villes ses lueurs sinistres. Eh ! c'est en vain que les fondateurs eux-mêmes " jaloux de leur trésor, " veulent le cacher comme fait un avare : c'est Dieu qui agit : *Deus est enim qui operatur.* (2) Ils étaient huit d'abord ; deux mois après, ils étaient quinze ; deux ans après, ils étaient cent ; vingt ans après, à Paris seulement, ils étaient deux mille, visitaient cinq mille familles, c'est-à-dire environ vingt mille individus, c'est-à-dire le quart des pauvres que renfermaient les murs de cette immense cité (3).

Oh ! que je serais heureux, M. F., de pouvoir prononcer, avec leurs successeurs, avec les pauvres, avec les vrais amis de l'humanité, les noms de ces premiers jeunes hommes, devenus, sans le prévoir, les patriarches d'une association vaste et puissante, qui plie déjà, à l'âge de trente ans, sous le précieux fardeau de ses œuvres !

Je ne le puis.—Je sais que le véritable créateur d'une œuvre est celui qui en donne l'idée ; mais ici, je n'en connais pas d'autre que Dieu. Bien des fois, M. F., vous avez suivi le cours d'un grand fleuve qui réjouit la campagne, sans avoir pu découvrir la source où il prend ses eaux. Eh bien, Dieu fait quelquefois de l'œuvre de ses serviteurs, ce qu'il fait de l'œuvre de la nature physique : il dispose tout de façon que nul autre que lui, ne puisse, ici-bas, en être appelé l'auteur. Il en fut donc ainsi de cette nouvelle création de la providence.

Cependant je puis bien dire avec Lacordaire que " je ne blesserai le souvenir d'aucun de ces huit jeunes hommes, en assurant qu'Ozanam, quoique leur condisciple, était

(1) Ozanam. Discours à la conférence de Florence.
(2) Philipp. I. 13.
(3) Ozanam. Discours à la conférence de Florence.

le saint Pierre de cet obscur cénacle. Il n'a jamais réclamé cet honneur....Il était des *huit*, cela suffit à sa mémoire; et si Dieu l'a fait le premier entre ses pairs, il l'a fait aussi le premier dans la mort." (1).

II.

Puisqu'il en est ainsi, M. F., jetons ensemble un coup d'œil spécial sur cet homme de bien, au front duquel brille la double auréole du génie et de la vertu, et qui fut l'âme de notre chère société de Saint-Vincent-de-Paul, après Dieu et le saint patron qui la protége.

En 1840, la jeunesse studieuse de la France se sentit défiée à un concours ouvert au vieux sanctuaire des lettres. Au milieu de nombreux et brillants concurrents, parut un jeune homme à l'air modeste, et même quelque peu timide et embarrassé. La lutte s'engage. Bientôt le jeune homme déploie les ressources d'une science profonde et d'une tactique consommée. En vain le sort, qui se moque des plus légitimes espérances, condamne le jeune vainqueur à préparer en vingt-quatre heures une leçon orale sur le sujet le plus ingrat que présentent les lettres; le sort est déjoué. Les juges, unanimes, couronnèrent Frédéric Ozanam, et le public lui prodigua ses sympathiques acclamations.

Tout homme a une mission, M. F., vous le savez; parce que rien n'est fait pour rien. Le grain de sable lui-même a la sienne, perdu au milieu de l'océan du désert. Cette mission doit varier avec la nature de l'individu et les circonstances où on le place; mais ce qui ne varie pas, c'est qu'il y a un temps où la mission de l'homme se prépare, un temps où elle commence et se fait, un temps où elle s'achève et se couronne. Ozanam avait préparé la sienne dans le calme laborieux de sa rapide jeunesse. Dès lors, il étonnait, dit-on, ses maîtres encore plus que ses condisciples, laissant à tous, avec l'exemple de ses belles qualités, de précieux souvenirs de ses brillants essais littéraires. A l'âge de seize ans, il écrivait dans l'*Abeille* française.

Mais il se livra avec une ardeur plus vive encore aux études sérieuses qui achèvent l'enfant, et laissent commencer

(1) Lacordaire. Biographie d'Ozanam.

l'homme. Lacordaire a pu dire de lui à vingt ans ce qu'il faudrait pouvoir dire de tous : " Une philosophie élevée, en lui ouvrant sur l'homme les mêmes points de vue que la foi, avait produit dans son intelligence cet accord tout-puissant des révélations et des facultés, qui agrandit et fortifie les unes par les autres, fait du chrétien un sage, du sage une créature qui ne s'enorgueillit ni de la science ni de la vertu (1). "

A vingt ans, Ozanam arrivait à Paris.

C'est une époque toujours critique et souvent funeste, que celle où un jeune homme fait les premiers essais d'une généreuse liberté : car " l'homme fait rarement ce qu'il doit, quand il fait toujours ce qu'il veut"(2) ; aussi les chutes n'y sont-elles ni rares, ni indifférentes pour la vertu et même pour le talent. Mais au temps d'Ozanam plus qu'aujourd'hui peut-être, le jeune homme, en ouvrant ses yeux timides à l'entrée de la carrière publique, pouvait apercevoir de nombreux et formidables ennemis : le pouvoir civil érigé en tyrannie ; la tribune politique insultant à la chaire sacrée ; la presse livrée à la licence, au nom de la liberté ; la chaire professorale, ouvrière du mensonge ; le sanctuaire de la science transformé en arsenal de l'erreur : partout une impiété dévorante, qui jetait le sarcasme et l'injure au passé pour s'emparer de l'avenir ; gouffr béant, où tout fermentait pour la ruine du Christ.

Ozanam arrivait en face de l'abîme, confiant, mais pur, ferme et sincère. Soldat destiné à combattre, il alla, comme par instinct, visiter les généraux qui l'avaient devancé au champ de bataille. Lacordaire nous le peint avec complaisance " quand il entra dans sa chambre et s'assit près de son feu pour la première fois," puis allant de là " sonner en tremblant à la porte d'une *puissance de ce monde*, comme Charles X, à Prague, désignait M. de Chateaubriand. Celui-ci rentrait d'entendre la messe. Il reçut l'étudiant d'une manière aimable et paternelle ; et, après bien des questions sur ses projets, ses études, ses goûts, il lui demanda, en le regardant d'un œil plus attentif, s'il se proposait d'aller au spectacle. Ozanam, surpris, hésitait entre la vérité, qui était la promesse faite à sa mère de ne pas mettre le pied au

(1) Lacordaire. Biographie d'Ozanam.
(2) Beauchesne. Vie de Louis XVII.

théâtre, et la crainte de paraître puéril à son noble interlocuteur. Il se tut quelque temps par suite de la lutte qui se passait dans son âme. M. de Chateaubriand le regardait toujours, comme s'il eût attaché à sa réponse un grand prix. A la fin, la vérité l'emporta, et l'auteur du *Génie du Christianisme* se penchant vers Ozanam pour l'embrasser, lui dit affectueusement : Je vous conjure de suivre le conseil de votre mère : vous ne gagneriez rien au théâtre, et vous pourriez y perdre beaucoup. "

" Cette parole demeura comme un éclair dans la pensée d'Ozanam ; et, lorsque quelques-uns de ses camarades moins scrupuleux que lui, l'engageaient à les accompagner au spectacle, il s'en défendait par cette phrase décisive : M. de Chateaubriand m'a dit qu'il n'est pas bon d'y aller. Il y fut pour la première fois en 1840, à l'âge de vingt-sept ans pour entendre *Polyeucte.* Son impression fut froide. Il avait éprouvé comme tous ceux dont le goût est sûr et l'imagination vive, que rien n'égale la représentation que l'esprit se donne à soi-même dans une lecture silencieuse et solitaire des grands maîtres." (1)

Laissez-moi vous faire entendre de la même bouche un trait d'un autre genre où le jeune Ozanam trahit davantage la noble mission qui l'attend.

" Il y avait à la Sorbonne et au collége de France des tribunes chères à la jeunesse, mais qui trop souvent manquaient envers le christianisme de justice et de vérité. Ozanam assistait aux cours les plus célèbres. Appréciateur du mérite, même chez des ennemis, il écoutait tout ensemble avec plaisir et avec réserve. Ses notes prises, il rentrait chez lui, recherchait les faits à leur source, les rectifiait ; puis, seul le plus souvent, quelquefois avec des amis, même avec des jeunes gens inconnus dont il sollicitait la signature, il adressait au professeur une lettre grave et raisonnée, où il l'avertissait de ses torts et le conjurait avec un accent de sainte naïveté de réparer le dommage qu'il avait fait à des intelligences auxquelles il devait la lumière. M. Jouffroy reçut un jour une de ces lettres signée *Ozanam étudiant.* Il avait connu, dans son enfance, le souffle de Dieu ; et même, avant de mourir, il en eut des retours qui ont honoré sa mémoire. La lettre d'Ozanam le toucha. Il y était dit, que bien des

(1) Lacordaire. Biographie d'Ozanam.

jeunes gens qui assistaient à son cours étaient chrétiens, et qu'ils souffraient douloureusement de voir un homme comme lui, éloquent, généreux et sans doute sincère, se permettre contre leur foi des attaques auxquelles ils ne pouvaient pas répondre, puisque le respect de l'ordre et de sa personne leur commandait un silence absolu. M. Jouffroy, dans la leçon qui suivit, donna connaissance à son auditoire des observations qu'il avait reçues, loua l'auteur de la convenance et du savoir dont il avait fait preuve ; puis, avec une droiture qui mérite d'être rappelée, il désavoua ce qu'il avait dit au préjudice de la vérité." (1)

Enfin, vérité sainte, foi sacrée du Christ, prenez votre revanche ! Ozanam, deux fois docteur, vainqueur au grand concours, maitre de presque toutes les langues modernes, monte dans la chaire de la science. Il s'en empare à l'âge de vingt-sept ans, et, pendant douze années, en face de l'impiété savante, il attire et captive un auditoire immense, distribue à flots la science profane, sépare les nuages de la lumière, proclame l'honneur de la foi, et fait expier à l'erreur la gloire qu'elle a usurpée.

Voyez comme la vérité devint populaire dans sa bouche. " On avait franchi, raconte Lacordaire, la Pâque de 1852. Ozanam était retenu dans son lit par la fièvre. Il apprend que son auditoire l'attend à la Sorbonne, et que cette bouillante jeunesse, sans se préoccuper des causes qui la privent de son professeur, le demande en criant et en s'agitant. Aussitôt malgré ses amis, malgré les pleurs de sa femme et les ordres du médecin, il se lève et court à sa chaire : Je veux, dit-il, honorer ma profession. Lorsqu'il entra dans la salle de la Sorbonne, pâle, exténué, plutôt comme un mort que comme un vivant, les remords et l'admiration s'emparèrent de la foule, qui lui prodigua de frénétiques applaudissements. Ces transports se renouvelèrent à plusieurs reprises dans le cours de la leçon ; et, ranimant l'infortuné sous le coup mortel, l'élevèrent au-dessus de lui une dernière fois. On eût dit que les acclamations avaient le secret de Dieu, tant elles devinrent passionnées, lorsque le professeur termina ainsi : Messieurs, on reproche à notre siècle d'être un siècle d'égoïsme, et l'on dit les professeurs atteints de l'épidémie générale ; cependant

(1) Lacordaire. Biographie d'Ozanam.

c'est ici que nous altérons nos santés, c'est ici que nous usons nos forces. Je ne m'en plains pas : notre vie vous appartient, nous vous la devons jusqu'au dernier souffle, et vous l'aurez. Quant à moi, Messieurs, si je meurs, ce sera à votre service. Tels furent les derniers adieux d'Ozanam à un auditoire qui l'avait aimé et applaudi douze ans. (1) "

Quelques jours après, il traçait d'une main tremblante le commencement du cantique d'Ezéchias : " *J'ai dit au milieu de mes jours : j'irai aux portes de la mort.* "

L'homme meurt, M. F. ; mais il ne meurt pas tout entier. Les œuvres d'Ozanam se dressent sur sa tombe, comme un mausolée. Son nom, seul, reste symbole de l'heureuse alliance de la science et de la foi, du génie et de la vertu. Il jette le défi à l'impiété quelquefois éclairée, souvent ignorante, mais toujours dédaigneuse. Le nom d'Ozanam, accolé aux noms immortels de Descartes, de Bonald, de Maistre, d'Ampère, Donoso Cortès, Biot, Cauchy, tous savants, pieux, et laïques comme lui, prouvera une fois de plus au catholique faible, à l'impiété aveugle, que la vraie science et la vraie foi s'accordent et s'ennoblissent ; que le génie n'est pas incompatible avec la vertu et même avec le titre de dévot ; *que peu de philosophie éloigne de Dieu, que beaucoup de philosophie y attache ou y ramène.*

J'aime à citer, ô mon Dieu, les noms de vos serviteurs savants et dévoués. Cependant, je le sais, vous n'avez pas besoin parmi les hommes d'exemples qui autorisent votre Majesté. Mais, dans ces temps de doute et de défiance générale, même à l'égard de vos ministres, il nous faut, à nous, l'entraînement de nos semblables pour nous ranger de votre côté. Nous semblons ignorer, M. F., que l'honneur de l'armée dépend surtout du chef et du drapeau ; qu'un soldat n'est pas moins brave, parcequ'il est au milieu des lâches ; ni moins fidèle, parcequ'il est seul sur la brèche. Nous ignorons, ce semble, que le service de Dieu est toujours honorable, n'y eût-il que dix justes dans nos villes coupables. Nous ignorons surtout que le mépris, quoi qu'on fasse, s'attache d'abord aux âmes vicieuses, parce que jamais le vice même n'estimera le vice, puis aux âmes faibles qui louvoient entre le bien et le mal ; que, dans l'inviolable sanctuaire de la conscience, la première place est à l'homme qui agit avec

(1) Lacordaire. Biographie d'Ozanam.

conviction, au grand soleil, sans respect humain, comme sans ostentation.

Mais je ne suis pas, M, F., et ne veux pas être apologiste. Comme ami de la société de Saint-Vincent-de-Paul, qu'Ozanam a fondée dans sa jeunesse, comme interprète des pauvres, je ne veux et ne puis voir en lui que le titre de chrétien pieux et de père dans la charité : chrétien pieux, méditant chaque matin pendant une demi-heure sur quelque verset de la sainte Ecriture (c'était la première demi-heure de sa journée), priant à genoux avant de monter à sa chaire; père dans la charité, qui laissait la chaire pour monter au grenier du pauvre, descendre furtivement à la cave où se cache la timide infortune, afin de lui porter du pain, un petit crucifix, un bénitier, une image de Marie; qui dressait régulièrement chaque année son budget des pauvres, porté au delà du dixième de ses dépenses.

Mais voyons-le à l'œuvre. " Le matin d'un jour de l'an, dit son illustre biographe, jour de l'an 1852, le dernier qu'il ait vu à Paris et l'avant dernier qu'il ait vu au monde, il dit à sa femme qu'une telle famille était bien malheureuse: qu'elle avait été obligée de mettre au *Mont-de-piété* sa commode de mariage, dernier reste d'une ancienne aisance ; et qu'il avait envie de la lui rendre pour étrennes du premier de l'an. Sa femme l'en dissuada par des raisons plausibles, et il s'y rendit. Le soir venu, au retour des visites officielles, Ozanam était triste ; il jeta un regard douloureux sur les jouets entassés aux pieds de sa fille, et ne voulut pas toucher aux bonbons qu'elle lui présentait. Il était aisé de comprendre qu'il regrettait la bonne œuvre manquée le matin. Sa femme l'ayant supplié de suivre sa première pensée, il partit aussitôt pour acheter le meuble ; et, après l'avoir accompagné lui-même jusque chez ces pauvres gens, il rentra tout heureux.

" Comme tous ceux qui font du bien, Ozanam était trompé quelquefois. Il avait longtemps secouru un italien, en lui demandant des traductions dont il n'avait nul besoin. Cet étranger, placé par lui, trahit la confiance de l'établissement qui l'avait reçu ; et, pressé par la misère, il revint à celui dont il connaissait le cœur et la porte. Ozanam, pour la première fois, l'accueillit durement, et lui refusa l'aumône. Mais à peine était-il seul, que le remords entra dans sa conscience. Il se disait intérieurement qu'on ne doit jamais réduire un homme au désespoir, et qu'on n'a pas le droit de

refuser un morceau de pain au plus vil scélérat ; que lui-même un jour aurait besoin que Dieu ne fût pas inexorable pour lui, comme il venait de l'être pour une de ses créatures rachetées de son sang. N'y pouvant plus tenir, il prend son chapeau, court à toutes jambes à la recherche de ce malheureux, le retrouve au milieu du Lexembourg, et lui donne avec l'aumône une preuve de son repentir et de sa charité. " (1)

Ce coup d'œil, M. F., jeté sur la noble vie d'Ozanam, appelle sur mes lèvres un mot qui n'est pas déplacé dans la chaire sacrée, ni étranger au caractère de cette nombreuse réunion. C'est l'apostolat laïque, l'apostolat de l'homme du monde. Vous me comprenez, M. F., par apostolat laïque, j'entends l'apostolat qui se fait, non à l'autel, mais à la table sainte; non au tribunal de la pénitence, mais au confessionnal ; non au sanctuaire, mais au milieu du temple ; non à la chaire sacrée, mais à la tribune : l'apostolat de la parole contre la parole, de la presse contre la presse, de l'œuvre contre l'œuvre. Cet apostolat n'appartient pas au prêtre, il appartient au monde, à vous tous, M. F., sans aucune exception. Mais, souffrez que je le dise librement, cet apostolat du bien appartient à vous surtout qui partagez l'apostolat du mal, jeunesse ardente, âge mûr et puissant.

Je veux parler des deux âges, mais surtout du premier, dans un discours consacré à une association charitable, fondée par des jeunes gens, pour des jeunes gens, et, je le dirai, à l'honneur des jeunes gens.

Et, d'abord, je maintiens, quoi qu'on puisse reprocher à la jeunesse et qu'ait pu dire Bossuet de celle de son temps en particulier, je maintiens, comme une vérité aussi certaine que consolante, que la jeunesse peut et doit avoir sa part de la grande mission du bien qui se fait dans le monde. Car, si la nature adolescente est riche pour le vice, elle est riche aussi pour la vertu. Le jeune homme a l'audace, la fougue, l'enthousiasme du mal ; mais il a aussi l'audace, la fougue, l'enthousiasme du bien. Le jeune homme fait des fautes, sans doute ; mais, s'il n'est décrépit avant l'âge de maturité, il a quelquefois la candeur qui les trahit, souvent la franchise qui les avoue, presque toujours un cœur pour les pleurer. A l'entrée de la carrière du monde,

(1) Lacordaire. Biographie d'Ozanam.

on est environné d'espérances, assailli de charmantes illusions ; mais, avec une nature vigoureuse et ardente, on est armé pour le sacrifice. Et n'est-ce pas dans la jeunesse que se fait le plus souvent le pénible travail de la conversion ? N'est-ce pas dans la jeunesse qu'on dit adieu au monde comme saint Bernard, et qu'on se prosterne aux pieds des autels en prenant Dieu seul pour son héritage ? N'est-ce pas alors qu'on embrasse l'austérité du cloître, comme Louis, comme Stanislas ? N'est-ce pas le jeune missionnaire qui dit adieu à sa patrie, à sa sœur et à sa mère, pour tendre les bras aux enfants de la forêt, en leur disant : Vous êtes mes frères et mes sœurs ! Oh ! il y a là du courage, M. F., ou bien le courage n'existe pas.

Cependant, je le dis à tous, à l'homme fait, comme au jeune homme : le courage ne suffit plus dans le monde pour marcher fermement à la suite des honorables chrétiens que je nommais tout-à-l'heure. Non, dans un âge de légèreté, de doute, d'égoïsme et d'apostasie comme le nôtre, quiconque ne veut pas forfaire à l'honneur véritable, doit s'armer des fortes convictions qu'engendre la science unie à la foi, et du glaive généreux qui fait le sacrifice. Sans cela, on pourra passer pour habile, quelquefois même pour sincère ; mais jamais vous ne rendrez ni la vertu, ni même votre nom véritablement et solidement populaire. Avec cette conviction de l'esprit et cette générosité du cœur, on gouverne le monde ; on commande le bien, et on oppose au mal une phalange impénétrable, invincible. Avec cette conviction de l'esprit et cette générosité du cœur, homme du monde, vous ferez quelquefois plus pour le bien que l'homme du sanctuaire ou l'homme du cloître. Pourquoi ?—Et qu'importe pourquoi ? C'est peut-être parce que le spectacle de la vertu au milieu d'Israël est plus rare, et par conséquent plus frappant. Sans doute, il y a un parti pris, un fanatisme du bien, un fanatisme de la perfection dans les adieux que l'on fait franchement au monde, fanatisme légitime, fanatisme généreux, fanatisme sublime devant lequel a reculé le bon jeune homme de l'Evangile, malgré l'invitation de Jésus-Christ. Mais, à cause de cela même peut-être, la vertu laïque nous paraît en quelque sorte moins intéressée et moins farouche. Enfin la vertu est comme la maladie : au milieu du monde, où les éléments sont plus semblables et partant plus sympathiques, elle devient naturellement plus expansive et plus contagieuse.

III.

Quand nous l'avons perdue de vue pour suivre Ozanam, la petite association des étudiants de Paris n'avait pas encore quitté son obscur berceau ; elle n'y avait même jamais songé. Mais bientôt, la nécessité de se séparer sans rompre l'union de la charité, ou plutôt la main de Dieu, dispersa ces premiers apôtres. Dieu en avait bien le droit : c'était son œuvre. Sur les ailes de la charité, la pensée des huit jeunes étudiants de Paris vola de plage en plage, comme on voit le pollen animé des fleurs voler sur l'aile de la colombe, obéir au souffle brûlant de la brise, ou naviguer sur le flot qui cherche un rivage. Elle tomba sur le sol fertile ; et, grâce à la bienfaisante rosée du ciel, elle germa, enfonça ses racines, lança sa tige, étendit dans les airs de vastes et puissants rameaux, sous lesquels viennent s'abriter non pas les oiseaux du ciel, mais les pauvres de la terre.

Ainsi, M. F., la société de Saint-Vincent-de-Paul, de Paris, où nous avons vu naître la première conférence, s'étendit dans toute la France, passa en Allemagne, puis en Belgique et en Danemark, franchit les Pyrennées et les Alpes, visita la Grèce, traversa la Manche, organisa ses conférences dans les Pays-Bas, en Suisse et dans la Turquie d'Europe, foula la terre sacrée de l'Asie, brava le soleil d'Afrique, explora l'Océanie, et atteignit l'Amérique. Ainsi les trois quarts du monde furent enrôlés dans cette croisade de la charité. Aujourd'hui, on peut dire de cette association charitable ce que l'on a dit des vastes domaines de Charles-Quint : " Le soleil ne se couche pas sur cet empire. "

O sainte fécondité des œuvres de Dieu ! L'homme, qui passe, voit passer son ouvrage ; et l'œuvre humaine succède à l'œuvre humaine, comme l'homme succède à l'homme. Mais l'œuvre de Dieu est immortelle ; c'est que Dieu lui-même ne passe pas : sa grâce, qui est lui, donne à tout ce qu'elle inspire, à tout ce qu'elle pénètre, à tout ce qu'elle anime, le principe de l'immortalité.

Mais je dois me hâter de dire, M. F., puisque c'est là le signe caractéristique des œuvres de Dieu, que l'Eglise accueillit avec une affection, je dirai même avec une faiblesse toute maternelle, cette jeune enfant de charité, née du plus pur esprit du Christianisme. Dès l'année 1845,

prosternée aux pieds du Souverain Pontife, Grégoire XVI, elle se sentait comblée des bénédictions les plus signalées. Par un bref en date du 10 janvier de la même année, le même pape approuve, recommande à tous les fidèles cette nouvelle société, la consacre dans sa forme, sa constitution propre, et la met ainsi au rang des institutions communes qui se meuvent dans la grande société catholique.

Plus de cent évêques ont élevé la voix en sa faveur. De tous les trônes épiscopaux, de toutes les chaires catholiques, d'encourageantes paroles sont descendues.

En 1852, sur une simple demande de la société, le Saint Père lui accorda un protecteur dans la personne de S. E. le cardinal Fornari.

Cependant, M. F., il eût manqué quelque chose à la consécration de la société de Saint-Vincent-de-Paul, née pour le mal de l'impiété triomphante, si Pie IX n'eût, lui aussi, laissé tomber sur elle, dans l'angoisse des temps, sa paternelle bénédiction. La société pourra-t-elle jamais oublier qu'au milieu des graves cérémonies de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception, le pape Pie IX a bien voulu penser à elle, offrir à l'intention des associés le saint sacrifice de la messe, leur distribuer de sa propre main la sainte communion, présider lui-même dans la salle consistoriale une assemblée générale des conférences de Rome. Vous vous rappelez, sans doute, avec bonheur, M. F., qu'il y avait à cette réunion mémorable un représentant des confrères du Canada. Sa Sainteté écouta avec intérêt et bienveillance le rapport de leurs humbles travaux, et mit le comble à tant de faveurs en leur adressant la parole. Elle leur rappela la grandeur de la fin que la société se propose; excita tous les associés à la poursuivre avec énergie et persévérance; puis, dans l'effusion de son cœur, elle appela sur tous les bénédictions divines. " Et que cette bénédiction vous accompagne tous les jours de votre vie, ajouta-t-elle; qu'elle s'étende à ceux qui coopèrent aux œuvres de charité soit à Rome, soit en Italie, soit en Europe, soit dans l'univers entier. "

Il eût été fastidieux, M. F., de rappeler les circonstances qui ont accompagné l'émigration successive des colonies de saint-Vincent-de-Paul, et leur installation dans les diverses contrées que je viens de mentionner. Mais nous devons sans doute un souvenir spécial à leur naissance sur le sol fertile du Canada. Heureusement, je puis vous faire

entendre ici les paroles mêmes de celui qui fut choisi par la providence pour bénir le premier et cultiver ce précieux rameau de l'arbre de la charité. Monseigneur l'Administrateur, lors de son voyage en Europe en 1850, présidant une assemblée générale des conférences de Paris, à laquelle assistait un illustre ami de la société, le P. Lacordaire, parlait ainsi aux nombreux associés : " Un jeune homme, un jeune canadien, qui avait étudié à Paris, revint au Canada avec vos règlements ; il vint trouver l'un des curés de Québec. Ce curé, c'est moi qui vous parle en ce moment. Il l'entretint de son projet de fonder la société ; le curé le seconda. Il dit un mot, convoqua une assemblée ; et cela suffit, dans un pays si catholique, pour qu'il se formât aussitôt plusieurs conférences. Quelle providence! C'était en 1846, à la suite de deux incendies qui venaient de détruire les deux tiers de la ville. Vous connaissez la rigueur de nos hivers. Les aumônes des conférences, qui en un an montèrent à 25,000 francs (5,000 piastres) suffirent à toutes les nécessités, et toutes les misères véritables trouvèrent des consolateurs. "

Oh ! puisse t-il en être toujours ainsi, M. F. ! Ne laissons donc pas refroidir dans nos cœurs le feu sacré de la charité catholique. A l'exemple de ces jeunes hommes de Paris, réunissons nos forces, associons nos cœurs dans une conspiration charitable envers nos frères, envers les membres souffrants de Jésus-Christ. Pendant que l'impie fait parler ses lèvres, faisons parler nos cœurs, faisons parler nos œuvres. Elles seules, comme autrefois, peuvent répondre à ceux qui demandent aux catholiques *où est leur Dieu.* Leur Dieu, diront-elles, il est dans le ciel ; et tout ce qu'il veut faire, il le fait. Et si, comme Ozanam, nous sommes appelés à l'honneur de combattre au premier rang de l'armée du Christ, n'oublions pas que l'officier catholique vraiment digne de ce nom, se recommande aux yeux de tous par une fidélité scrupuleuse à toutes les volontés de son général. On le voit avec édification vaquer à la prière, assister à la messe, s'asseoir à la sainte table. Enfin, M. F., ayons le véritable amour de Dieu, le véritable amour de son Eglise, le véritable amour des bons principes, qui viennent de Dieu ; puis, associant, selon l'Evangile, ce véritable amour de Dieu au véritable amour du prochain, non seulement nous parlerons de lui, nous parlerons du peuple, nous parlerons du pauvre ; mais encore, mais

surtout, nous lui ferons du bien; nous n'exploiterons pas sa misère, nous la soulagerons. *Filioli mei, non diligamus verbo, neque lingua, sed opere et veritate.*

DEUXIEME DISCOURS.

Filioli mei, non diligamus verbo, neque lingua, sed opere et veritate.

Mes petits enfants, disait Saint Jean, n'aimons pas en paroles, de la langue, mais en œuvres et en vérité.

Saint Jean, I. Ep. chap. III. v. 18.

I.

Monseigneur,

Avec la grâce de Dieu, nous allons étudier, ce soir, la société de Saint-Vincent-de-Paul, d'abord dans sa constitution, c'est-à-dire, dans son but, ses moyens, ses membres, son organisation; puis dans l'esprit qui l'anime.

L'Ecriture Sainte pose à l'exercice de la charité un principe qui a passé sous des formes diverses dans la langue propre de chaque peuple chrétien. Chez nous en particulier, on le traduit simplement par cette formule: *Charité bien ordonnée commence par soi-même.*

C'est là une maxime d'une vérité incontestable, sans doute; mais, comme il en est trop souvent des principes généraux, elle n'a pas échappé, d'un côté, à l'inconvénient d'être oubliée dans les nombreux détails de la pratique; de l'autre côté, à l'abus étrange que notre pauvre esprit sait faire des meilleures choses. Alors, ou bien, par un excès de

complaisance, on sacrifie tout, on donne tout à l'homme, corps et âme, sous prétexte de lui faire plaisir, de le servir, de le sauver, et cependant on se perd soi-même avec lui ; ou bien, par un excès contraire, on garde tout pour soi, et on refuse tout aux autres, au nom même de la charité.

Voyez l'avare, par exemple. Ne dit-il pas, quand il entasse et grossit son trésor, quand il se plaint du présent, quand il jette ses regards inquiets sur le sombre avenir, ne dit-il pas : J'amasse contre la dureté des temps ; je préviens la misère qui presse de toutes parts ; en voilà plus, hélas ! que je ne puis faire ; à d'autres le plaisir de donner : *Charité bien ordonnée commence par soi-même ?* L'égoïste jette des yeux avides sur tout ce qui l'environne. Il se figure que les hommes et les choses ne se meuvent que pour lui ; tout s'arrange pour le servir. Moi ! moi ! se dit-il sans cesse : *Charité bien ordonnée commence par soi-même.* Je ne suis ni avare ni égoïste ; mais je ne veux pas être prodigue. Mes biens suffisent peut-être aux exigences de mon état ; mais, à coup sûr, les exigences de mon état suffisent à mes biens. Je ne puis me dépouiller pour vêtir les autres. C'est le langage de l'heureuse et trop commune indifférence : *Charité bien ordonné commence par soi-même.*

Voilà ! M. F. La charité deviendrait ou bien un abîme, où l'homme engloutit imprudemment et sans retour son corps et son âme pour servir l'homme ; ou bien un calcul intéressé et subtil, où l'on commence toujours par soi, sans jamais finir par les autres.

Est-il nécessaire de vous dire, M . F., que l'esprit chrétien est également éloigné de ces deux écueils ? Pour lui, la charité commence vraiment et solidement chez soi-même ; mais de là, ou plutôt sans sortir de là, elle se répand généreusement sur tous les autres. C'est un feu à son foyer : il le réchauffe d'abord, puis il projette ses flammes ardentes sur tout ce qui l'environne. La charité chrétienne est comme la charité divine, elle est essentiellement égoïste, si l'on veut ; mais, en même temps, essentiellement expansive : *Charitas incipit a semetipso—charitas benigna est—non est ambitiosa.* La charité commence par soi-même ; mais elle est bénigne, elle n'est pas ambitieuse.

A cette charité bien ordonnée répondent, comme l'effet à la cause, plusieurs biens que l'on est convenu de distinguer sous le nom de bien propre et de bien d'autrui, bien privé et

bien public. Il en est de ces biens divers comme de la charité ; ils se distinguent, mais ils ne se séparent réellement pas : ils se tiennent, ils s'enchaînent. Dieu est le bien de tous et le monde aussi. Quand on veut bien le bien, on le veut tel qu'il est : on le veut pour tous par conséquent ; pour soi-même et pour les autres, pour les autres et pour soi. Dans cette volonté unique et droite d'un double bien, on mérite, on acquiert le droit à une récompense, que l'on aura, et voilà le bien propre qui naît également de la charité envers soi-même et envers les autres.

Oh ! que l'on se trompe grandement, M. F., quand on s'imagine que la charité agisse au-dehors sans brûler au-dedans, ou brûle au-dedans sans rayonner au-dehors ; opère efficacement le bien public en négligeant le bien privé, ou le bien privé en négligeant le bien public !

Ce n'est pas tout. La charité se trouve toujours en face de deux ordres de bien : le bien spirituel, le bien moral, le bien de l'âme ; et le bien matériel, le bien physique, le bien du corps. Si elle est vraie, si elle est chrétienne, la charité s'attachera de préférence au meilleur, c'est-à-dire, au spirituel ; elle ordonnera même le moins noble au plus noble, comme Dieu a fait et devait faire.

Donc, M. F., dans la charité bien entendue, soi-même d'abord, mais jamais sans les autres ; les autres, mais jamais sans soi-même ; le spirituel, le moral, prévalant toujours sur le matériel, sur le physique. Voilà l'oracle de la sagesse éternelle, l'esprit chrétien, l'esprit catholique, l'esprit de saint Vincent de Paul.

Telle est aussi, Dieu merci, la politique charitable hautement professée par les huit jeunes étudiants de Paris. En voulez-vous une preuve bien authentique ? Ecoutez Ozanam lui-même : " Notre but principal, dit-il en parlant de leur association naissante dans un discours aux confrères de Florence, notre but principal ne fut pas de venir en aide au pauvre, non....Notre but fut de nous maintenir fermes dans la foi, et de la propager chez les autres par le moyen de la charité. Nous voulions aussi donner par avance une réponse à quiconque demanderait avec le verset du psalmiste : *ubi est Deus eorum ?* où donc est leur Dieu ? "

Ainsi, leur bien d'abord, leur âme, leur vertu, leur foi ; en même temps le bien, l'âme, la vertu, la foi des autres, puis la glorification de cette même foi aux yeux de tous :

voilà leur but. Les moyens d'arriver à ce but sont tous dans la charité.

Les moyens que la charité fournit sont multiples. Dans le monde, comme dans l'éternité, la charité peut tout faire, et fait réellement tout. Mais les moyens spéciaux qu'elle offre aux confrères d'Ozanam, c'est d'abord l'association même, la communication des âmes, l'union fraternelle, l'intimité de la vie sociale. C'est ainsi que, chaque semaine, la société réunit tous ses membres sur les points divers de son vaste empire. Là, on prie en commun, on fait une lecture édifiante, on converse avec confiance et abandon. Elle a encore ses réunions plus générales, mais également intimes, ses fêtes religieuses, au nombre de quatre chaque année, ses indulgences : ce sont les agapes des anciens jours. Là, on parle aussi des pauvres comme des premiers amis de la famille, on prononce leurs noms, on recherche leurs demeures, on se partage avec intérêt, le soin et le plaisir de les visiter aux premiers jours qui vont suivre.

La visite du pauvre, en effet, dans son réduit, dans sa cave, dans son grenier, c'est là précisément le second moyen essentiel qui conduit à la fin de la société. Cette visite, qui se fait toujours dans une pensée de foi, établit, en quelque sorte, entre le disciple de saint Vincent de Paul et le pauvre, les relations intimes des membres entre eux, relations de connaissance, de parole, de prière, d'intérêt, de gratitude réciproque, relations d'esprit et de cœur.

Jésus-Christ nous dit dans l'Ecriture Sainte que *l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu.*(1) Oui, sans doute, M. F., l'homme vit surtout de la grâce ; c'est l'aliment essentiel de sa nature sublime, de son âme. Et voilà pourquoi il est contraire à Dieu, contraire à l'homme, cruel, honteux, de vendre ou d'acheter la vertu, la conscience, l'honneur, la vie suprême du pauvre, moyennant la vile pâture de l'homme inférieur.

Cependant, l'homme vit aussi de pain ; et quoique le pauvre en manque souvent, il n'est pas plus que le riche soustrait à cette loi de la nature mortelle. Mais ce pain matériel, loin d'être un agent de corruption morale, doit, en nourrissant le corps, s'ordonner finalement à l'âme. Aussi

(1) Math. IV. 4.

les compagnons d'Ozanam, dans l'intérêt suprême de l'homme, ont-ils réellement ordonné le pain matériel qui nourrit le pauvre, au pain de la foi, dont vit le juste. Politique charitable, politique noble, politique consolante !

La visite que fait au pauvre le disciple de saint Vincent de Paul, au nom de la foi, est donc généralement accompagnée d'une aumône matérielle. Mais, remarquons-le bien, M. F., ce n'est pas la visite qui suit l'aumône; c'est l'aumône qui suit la visite. Vous pouvez bien, hélas! n'avoir pas à disposer d'une obole en faveur de l homme qui souffre; mais vous avez toujours un regard qui compatit, un mot qui soulage, une attention qui charme et gagne à Dieu. En voilà certainement plus qu'il n'en faut pour donner à votre visite l'efficacité qu'elle doit avoir, et c'est là ce qui importe: en voilà donc assez pour faire cette visite.

Du reste, M. F., aucune œuvre de charité n'est étrangère à la société de Saint-Vincent-de-Paul, pourvu toujours qu'elle puisse s'ordonner au maintien, à la propagation ou à l'honneur de la foi catholique. C'est, par exemple, le patronage des orphelins. La société recueille au nom de la providence ces pauvres créatures dont la providence s'est chargée en les privant de leurs mères ; elle les confie à des mains chrétiennes, subvient aux frais de leur nourriture et de leurs vêtements, sans jamais les perdre de vue qu'elles n'aient cessé d'être enfants pour devenir hommes. D'une manière analogue, la société exerce, quand il en est besoin, le patronage des enfants des écoles, le patronage des apprentis, le patronage des artisans, le patronage des ouvriers.

Je crois, M. F., avoir indiqué clairement le vrai but et les vrais moyens de l'association de Saint-Vincent-de-Paul. Je voudrais maintenant pouvoir en graver le souvenir profondément, en caractères ineffaçables, dans l'esprit de chaque membre, de chaque ami, de chaque ennemi, s'il en est au monde, de cette société bienfaisante. Mais les confrères surtout ne sauraient ni ignorer ni oublier que le but, la fin de leur association est leur sanctification propre dans la foi catholique, la propagation de cette foi chez les autres, particulièrement chez les pauvres, l'honneur de cette même foi aux yeux de tous, et non pas la visite du pauvre ou l'aumône, comme on se l'imagine trop souvent. Non: les réunions des associés, les prières communes, les

fêtes, les indulgences, les visites du pauvre à domicile, les aumônes, quelles qu'elles soient, ne sont pas du tout le but, pas du tout la fin de la société de Saint-Vincent-de-Paul; elles n'en sont que les moyens; elles sont ordonnées à la fin, elles mènent à la fin; mais elles ne sont pas la fin elle-même. Par conséquent, quiconque termine son intention à la visite, à l'aumône, ou aux autres moyens de la société, sans les diriger vers le maintien, la propagation ou l'honneur de la foi catholique, celui-là méconnaît l'essentiel de son devoir d'associé; de fait, il n'est pas associé: car, pour être réellement associé, il ne suffit pas d'en avoir le titre, de tendre vers un but quelconque; il faut tendre au but par une action commune, conspirer vers le but réel de l'association, et y tendre ainsi par les moyens qui s'y ordonnent; car là réside l'essentiel de toute société: deux buts, deux moyens, deux sociétés. Si vous ignorez le but, si vous l'oubliez, si même vous le confondez avec les moyens, le moins qu'il puisse arriver, c'est que vous ne profiterez pas vous-mêmes des avantages de l'association, et vous nuirez à la société; avec l meilleure volonté du monde, vous gâterez tout, ou vous n'agirez qu'avec l'hésitation et la faiblesse du hasard.

Membres de la société de Saint-Vincent-de-Paul, souffrez que je vous le répète: vous êtes membres de cette société avant tout pour vous-mêmes, pour soigner la foi catholique chez vous d'abord, puis la soigner et la glorifier chez les autres. Et, comme il faut à tout des moyens, vous en prenez deux principaux, essentiels: les réunions intimes des confrères, la visite du pauvre à domicile, accompagnée de l'aumône.

Je dis que ces moyens sont essentiels: car là comme partout ailleurs, *qui veut la fin, veut les moyens.*

Voulez-vous donc, disciples de saint Vincent de Paul, confrères d'Ozanam, être vraiment dignes de ce nom? Attachez vos yeux sur le triple but qu'ils ont fixé pour eux et pour vous: notre foi, la foi des autres, spécialement des pauvres; la glorification de la foi catholique. Puis prenez les moyens de l'atteindre; mais prenez-les réellement. Assistez aux réunions, prenez part aux fêtes, profitez des indulgences, faites la visite du pauvre à domicile, joignez-y l'aumône. Alors la vue, la pensée, le zèle du but, déterminera, pénètrera, animera toutes vos paroles, toutes vos démarches. Que chaque associé en fasse autant; et

vous voilà avec une armée véritable, qui ne disperse pas, ne trahit pas ses propres forces, mais les réunit en un faisceau unique, qui atteint son but avec la vigueur de la toute-puissance.

Qu'ai-je besoin maintenant de conclure qu'un membre de la société de Saint-Vincent-de-Paul a tort, quand il se dit bonnement, à l'heure des réunions : Pourquoi m'y rendre ? il n'y a pas de pauvre à soulager.—Mais, mon cher confrère, si c'est avant tout votre vertu, votre foi, à vous, qu'il s'agit de ranimer dans l'union qui fait la force, dans la prière commune, dans l'édification fraternelle ?—Le pauvre, dites-vous, a du pain.—Tant mieux ! mais c'est vous qui êtes le premier pauvre : c'est donc à vous qu'il faut penser tout d'abord. Allez donc, allez donc chercher le feu de la foi au foyer de la charité.—Mais la visite du pauvre est inutile : je n'ai rien à lui donner.—Tant pis ! Vous n'avez pas même l'obole de la pauvre femme de l'Evangile, dont Jésus-Christ a fait tant de cas ? Alors vous êtes bien malheureux, plus malheureux de ne pouvoir donner, que le pauvre lui-même de ne pas recevoir. Mais enfin si c'est la visite même, la visite seule que vous êtes appelé à faire ; si l'aumône n'est qu'un accessoire ? Mais le pauvre a toujours besoin du pain de la foi ; et il a d'autant plus besoin du pain de la résignation que vous pouvez moins soulager sa misère. Eh bien, allez donc, allez donc au moins travailler par votre présence, vos paroles, votre assiduité, à diminuer ses souffrances suprêmes, ses souffrances morales.

Mais, M. F., quels sont ceux que la société de Saint-Vincent-de-Paul appelle sous sa bannière charitable ? Cette bannière, avec sa noble devise, a été arborée au milieu du monde, au sein d'une grande ville où le mal abonde à côté du bien, pour le bien contre le mal ; c'est là même, au milieu du monde, qu'elle doit rester. Cette bannière, avec sa noble devise, a été arborée, non pas par une société d'hommes mûris par l'âge, livrés à la retraite, à la prière et au silence, auxquels Jésus-Christ recommande, hors du sanctuaire, la prudence du serpent et la simplicité de la colombe, non, non : elle a été arborée par des jeunes gens du monde, de jeunes étudiants du monde, respirant, parlant, agissant au sein même de la mêlée, sans autre titre, sans autre mission que celle de chrétiens catholiques, mais catholiques éclairés et sincères. Jeunesse catholique, c'est donc à vous spécialement qu'il appartient de soutenir cette

bannière, de l'entourer, de lui faire garde d'honneur. C'est votre droit ; pourquoi n'en concluriez-vous pas : Donc, c'est mon devoir?

C'est vous surtout qui pouvez et devez mettre à l'ombre de ses plis généreux votre foi catholique, votre précieuse vertu si fréquemment, si violemment attaquée ; et marcher ensuite au secours, à la défense de celles des autres, avec la franchise et le courage qui font honneur au plus noble drapeau.

Sans doute, M. F., la société de Saint-Vincent-de-Paul n'exclut pas les hommes du monde d'un âge plus avancé. Oh ! non : elle les accueille avec bonheur ; elle les appelle même à se réunir à leurs cadets : elle en est en grande partie composée. En effet, l'âge mûr a besoin, lui aussi, de réchauffer sa foi au foyer de la charité fraternelle ; et, s'il apporte moins d'ardeur et d'enthousiasme dans l'action, il peut offrir, en revanche, plus de discrétion et de prudence.

Sans doute encore, la société de Saint-Vincent-de-Paul est heureuse de compter dans son sein les membres du clergé. Fille soumise de l'Eglise, puisqu'elle est essentiellement catholique, elle prend son principe, sa vie, à la source même du catholicisme, se tenant toujours à l'ombre de la houlette du vrai pasteur. Elle a un Protecteur dans la personne d'un prince de l'Eglise ; un Chapelain, sur chaque terre où elle plante ses armes pacifiques ; elle offre à tous les membres du clergé le titre exceptionnel de *Membres d'honneur*.

Cependant, M. F., la société de Saint-Vincent-de-Paul, essentiellement, foncièrement catholique, est spécialement laïque : laïque dans son origine, laïque dans ses fondateurs, laïque dans sa constitution, laïque dans ses membres, dans son esprit, dans ses évolutions, dans ses allures. Ce qui n'empêche pas, encore une fois, qu'elle ne soit vraiment et avant tout catholique.

Je n'hésite pas, comme vous voyez, M. F., à rapprocher et à distinguer ces trois mots : catholiques, prêtre, laïque. A certaines époques et sur certains points du monde, on dirait que les prêtres et les laïques ne sont plus tous deux catholiques. Le prêtre est prêtre ; le laïque, laïque : ce sont deux ordres séparés, et le mot *catholiques* ne réunit plus les tribus diverses du même peuple de Dieu. Oh ! Mes Chers Frères, le prêtre, je le sais, n'est pas laïque ; le laïque n'est pas prêtre : mais tous deux sont également chrétiens,

également catholiques, également enfants de l'Eglise ; et, à ce titre, ils ne diffèrent en rien, ils ne peuvent pas différer du tout, puisqu'ils sont marqués du même sceau ; et, s'ils sont tous deux sincères, ils auront toujours mêmes droits, mêmes devoirs, même intérêt, même affection, même sympathie, même esprit, même cœur. Oh ! sachons donc, M. F., réunir, distinguer, si l'on veut, mais ne jamais séparer deux choses inséparables. Catholiques d'abord, tous ; puis catholiques prêtres, catholiques laïques. D'une manière analogue, je dirais, en passant de l'ordre religieux à l'ordre civil, sans oublier que nous sommes citoyens de l'Eglise avant d'être citoyens de l'Etat, et qu'on est toujours catholique, sans jamais cesser de l'être, à quelque degré de l'échelle civile qu'on soit placé ; je dirais franchement, en théorie comme en pratique : citoyens d'abord, tous ; puis citoyens prêtres, citoyens laïques. Tel est le vrai point de vue où tout le monde ne se met pas peut-être, mais où tout le monde doit se mettre. Tel est aussi le point de vue auquel s'est placée naturellement l'association des jeunes étudiants de Paris. Catholiques d'esprit et de cœur, laïques par état, ils ont entrepris une croisade essentiellement catholique, mais spécialement laïque, où le laïque agit spontanément, commence, poursuit et achève librement le bien.

Ne vous étonnez donc pas, confrères d'Ozanam, si, dans cette croisade de la charité, le clergé vous laisse le champ vaste, avec la sainte liberté du bien. Le clergé a sa grande mission dans la patrie d'abord, puis sur la terre étrangère et jusque dans la forêt sauvage ; mais sous le drapeau d'Ozanam, c'est la vôtre. Sous le drapeau d'Ozanam, à vous l'honneur de l'initiative, de la tactique, du combat, de la victoire, de la couronne.

Mais que faut-il pour être un véritable membre de la société de Saint-Vincent-de-Paul ? Tout disciple de saint Vincent de Paul, tout confrère d'Ozanam, doit avant tout être catholique : on ne saurait, quand on n'a pas la foi, s'engager à la faire vivre en soi-même ou chez les autres. Pour une raison analogue, je partagerais volontiers, au point de vue de cette association, les catholiques en deux classes : les amis de la société, et les membres de la société. Et d'abord, les amis de la société peuvent et doivent être aussi nombreux que les catholiques eux-mêmes. Tous, sans exception, nous devons à une association qui travaille pour

notre foi, sous la bannière de la charité chrétienne, estime, amour et protection. Nous devons l'estimer, car elle est bonne ; l'aimer, car elle est généreuse ; la protéger, car elle fait le bien. Ces bons sentiments, s'ils sont réels, se traduiront par des effets ; nous parlerons bien de l'œuvre, nous l'encouragerons ; et de plus, sans être membres de l'association, au seul titre d'amis de la société et des pauvres, nous pouvons, nous y sommes même appelés, joindre chaque année quelques aumônes spéciales à celles des associés, devenir *souscripteurs* au trésor qu'elle tient à la disposition des pauvres, et recueillir ainsi une large part du bien qu'elle fait et des avantages spirituels que l'Eglise accorde avec abondance aux associés eux-mêmes.

Quant aux membres de la société, on leur demande baucoup plus qu'à ses amis ou à ses souscripteurs. Disciples intimes de saint Vincent de Paul, confrères intimes d'Ozanam, il faut qu'ils soient pénétrés de l'esprit chrétien qui animait ces deux héros de la foi et de la charité : qu'ils soient catholiques de pratique. Il n'est pas nécessaire d'être impeccable sans doute, pour être associé d'Ozanam : non ; mais il faut avoir véritablement l'amour ardent de son âme, l'estime de la vertu, le soin de sa foi, et le zèle de la foi des autres. Sans cela, il est impossible de faire honneur au titre de membre et au drapeau de la société. Un homme qui ne veut ni conserver ni acquérir, en fait de fortune, n'a que faire d'entrer dans une société de commerce ou dans une spéculation financière. Il n'a pas le zèle du but ; par conséquent, il n'a pas le zèle des moyens : il est faible, il est mort.

Mais tout homme vraiment et franchement catholique, ou du moins qui veut véritablement le devenir ; capable d'ailleurs de pratiquer les moyens essentiels de l'association, qui sont les réunions des confrères et la visite des pauvres ; capable de disposer, en faveur de ces pauvres, je ne dis pas d'une large somme, mais de l'obole que Jésus-Christ a ennoblie dans l'Evangile, celui-là est appelé à s'enroler sous la noble bannière des compagnons d'Ozanam, et à tracer sur sa poitrine le signe sacré de la charité. Il trouvera là, dans l'association même, des secours particuliers pour travailler plus efficacement au bien de son âme et au bien de celle des autres.

Il y a des membres honoraires et des membres actifs dans la société de Saint-Vincent-de-Paul ; mais, au point de vue

de la catholicité, de la vertu, je ne mets aucune différence entre ces deux classes d'associés. Ils doivent avoir le même amour, le même zèle pour le but ; par conséquent, le même amour, le même zèle pour les moyens. Car ils sont tous en réalité membres d'une même société. Les membres honoraires ne sont pas tenus d'assister aux petites réunions hebdomadaires, qu'on appelle *conférences*, ni de visiter les pauvres à domicile ; mais ils doivent suppléer à l'impossibilité où ils sont de payer de leurs personnes, par des offrandes plus abondantes au trésor de la société. C'est une condition essentielle. Du reste, ils sont, absolument comme les membres actifs, appelés à assister aux assemblées générales, qui se font tous les trois mois, à prendre part aux fêtes, à gagner les indulgences de la société.

Toute association, quels que soient d'ailleurs son but, ses moyens, ses membres, a besoin d'un lien qui réunisse les actions éparses des membres pour les appliquer aux moyens et les faire converger efficacement vers le but de la société. Sans ce lien moral, on aura assemblée, attroupement, foule ; mais jamais société. La société de Saint-Vincent-de-Paul tombe, comme toute autre, sous cette loi morale. Il lui faut une autorité, une hiérarchie, je ne dis pas despotique, je ne dis pas absolue, mais capable de gouverner le corps social. Cette autorité hiérarchique, elle la possède en effet, comme nous allons le voir facilement en jetant un coup d'œil rapide sur son organisation.

D'abord, à la base, c'est la petite réunion hebdomadaire, à laquelle on a donné le nom de *conférence* ; car c'est le titre que prit, à l'exemple de ses sœurs, bonnes ou mauvaises, la petite association des huit étudiants de Paris. Ces réunions, qui se font au moins tous les quinze jours, sont vraiment le siége de la vie active de toute la société. C'est au sein des conférences que se font les prières, les lectures communes ; qu'on s'encourage au travail de l'œuvre ; qu'on s'occupe des familles pauvres ; qu'on se partage leur visite, qu'on règle les aumônes que le petit trésor permet de distribuer. Puis, dans l'intervalle des conférences, chaque membre va faire la visite des familles dont il est chargé, semer et recueillir sa part de bien pour l'agape de la semaine qui va suivre. Les conférences sont dispersées sur tous les points où la société existe. A Québec seulement, il y en a dix-huit, dont chacune se tient régulièrement tous les huit jours.

Pour les réunir et imprimer à toutes une direction unique, il y a, dans chaque centre, un conseil, auquel on donne le nom de *Conseil Particulier.*

Les divers Conseils Particuliers, avec leurs groupes de conférences respectives, se réunissent, dans chaque province, par un autre conseil, appelé *Conseil Supérieur.* Le Conseil Supérieur du Canada siége, comme vous savez, à Québec. Enfin toutes les sections provinciales, c'est-à-dire la société tout entière obéit à la direction suprême du *Conseil Général*, qui siége à Paris, là même où la société a pris naissance.

Monsieur Billault, dans ses adroits discours au Sénat de l'Empire français, disait, en parlant de l'organisation de la société de Saint-Vincent-de-Paul : " Cette organisation, on ne peut pas le nier, est d'une puissance extrême ; et d'autant plus que, par ses bienfaits mêmes, la société exerce son influence partout, sur toutes les classes : sur les classes élevées, par ses prières, par les secours qu'elle obtient ; sur les classes inférieures, par ses conseils, par la pratique de ses œuvres charitables, qui se multiplient sous toutes les formes, et qui mettent dans sa main les apprentis, les ouvriers, les militaires. " Ailleurs, il dit : " Au dessus d'une organisation d'une énergie extrême, on trouva une hiérarchie d'une vitalité et d'une activité extraordinaires.... "

Il y a du vrai, M. F., dans ces paroles : l'organisation de la société de Saint-Vincent-de-Paul est forte, et qui pourrait le reprocher à une société toute de bienfaisance ? Mais l'habile ministre n'a pas saisi, malgré sa haute sagacité, le véritable secret de cette force.

II

La force d'un corps organisé, quel qu'il soit, physique ou moral, réside dans son âme beaucoup plus que dans ses organes. C'est la vie qui anime un corps, le meut, le fait agir ; et la vie d'un corps, c'est son âme, c'est son esprit. C'est donc aussi dans son âme, qu'il faut chercher la force de la société de Saint-Vincent-de-Paul.

Or, M. F., le triple esprit qui anime la société de Saint-Vincent-de-Paul, et qui lui donne tant de puissance, c'est l'esprit de fraternité, l'esprit d'humilité, et surtout l'esprit de pratique.

Esprit de fraternité qui anime l'autorité même. La société de Saint-Vincent-de-Paul est une société où l'autorité existe sans doute, dirige, gouverne; sans cela, il n'y aurait pas société; mais ne commande pas. Lisez les circulaires qui émanent du Conseil Général pour toute la société, ou des conseils inférieurs, pour leur juridiction respective, vous n'y trouverez pas un mot d'ordre, pas autre chose qu'un conseil, une exhortation, une prière.

Quant aux associés eux-mêmes, il se nomment frères, et le sont en effet. " Comment pourrais-je retenir l'expression de ma joie, s'écriait Ozanam, dans une réunion des associés de Florence, lorsque je retrouve, si loin de mon pays, tant de frères qui s'aiment d'une même affection et ne forment qu'une seule famille? Autrefois déjà, j'ai ressenti la même émotion en Angleterre, et tout récemment en Castille, où un petit nombre d'amis me reçurent dans une chambre peu spacieuse. Mais je vous assure que, si la chambre était petite, grande était la charité dans les cœurs! Elle se traduisait dans les regards, dans les paroles, dans les serrements de main! Je suis profondément touché de cet esprit fraternel qui anime et vivifie les conférences de Saint-Vincent-de-Paul, et qui se retrouve constamment le même dans les contrées les plus diverses et les plus éloignées; et je ne saurais vous exprimer combien il est doux pour moi de le rencontrer ici, comme je l'ai rencontré déjà à Gênes, à Livourne et dans les autres parties de l'Italie."

Il y a dans ce monde, M. F., deux sortes d'hypocrisies: l'hypocrisie du bien et l'hypocrisie du mal. On est hypocrite, quand on s'affuble d'une vertu que l'on n'a pas ou que l'on a peu; on est hypocrite, quand on se targue d'un vice que l'on n'a pas, non plus, ou que l'on a peu; également hypocrite, quand on se vante faussement d'actions mauvaises, et quand on se vante faussement d'actions bonnes. Ces deux espèces d'hypocrisies se valent, quoique les méchants, par une haine secrète de la vertu réelle, affectent un dédain spécial pour l'hypocrite de la vertu. Mais, quoi qu'on fasse, ces deux espèces de mensonges par vantardise, sont également hypocrites. L'hypocrisie est fille de l'orgueil, l'orgueil lui-même est toujours hypocrite; le contre-pied de l'orgueil, c'est l'humilité. Je ne dis pas la bassesse, je dis l'humilité. L'humilité, c'est la vérité. L'humilité ne vous élève pas, ne vous abaisse pas non plus:

elle vous tient à votre rang, devant Dieu et devant les hommes.

Or, voilà le second esprit qui anime la société de Saint-Vincent-de-Paul. Ici, pas de place pour l'orgueil ; les quêtes qui se font à chaque conférence sont secrètes : on en connaît le montant sans voir aux détails ; les discours n'y sont pas de mise ; les éloges y sont déplacés ; on ne figure jamais en public ; les individus, les noms propres disparaissent pour faire place au corps ; le bien n'y est pas caché, ni secret, mais exempt de tout l'appareil de l'orgueil, gardé par l'humilité.

Enfin, un dernier esprit qui anime la société de Saint-Vincent-de-Paul, c'est l'esprit d'action. C'est un reproche d'inertie qui a créé la première conférence de Paris. " Le christianisme est mort, disait-on. Vous qui vous vantez d'être catholiques, que faites-vous ? Où sont les œuvres qui démontrent votre foi, et qui peuvent nous la faire respecter et admettre ? " C'est alors que huit jeunes catholiques se dirent : " Eh bien ! à l'œuvre ! "

La société de Saint-Vincent-de-Paul est donc essentiellement une société d'action, d'œuvres, de progrès. Elle marche vers son but ; elle agit dans ses moyens ; ses moyens eux-mêmes sont des actes : des réunions, des visites aux pauvres, des aumônes effectives. Et en effet, M. F., la charité qui n'agit pas pouvant agir, ce n'est pas une charité, ce n'est pas l'ange qui console, c'est un génie cruel qui se moque. C'est donc à l'œuvre que l'on reconnaît la charité, comme on juge de l'ardeur du foyer aux teintes et à l'élévation des flammes qu'il projette ; et les œuvres charitables ne sont inspirées et nourries que par l'esprit de Dieu, *Deus charitas est ;* c'est Dieu qui est charité.

Quand Ozanam et ses jeunes compagnons tinrent leur première conférence, sous la protection de saint-Vincent-de-Paul, cet homme de charité active, il y avait autour d'eux quatre espèces d'hommes livrés, disait-on, à la recherche du plus grand bonheur de l'humanité : les matérialistes, les déistes, les saint-simoniens et les fouriéristes.

Les matérialistes et les déistes sont de simples et faux doctrinaires ; et, à ce titre, ils n'ont pu faire autre chose que démolir dans les âmes des croyances également chères à la raison et à la foi. Et, comme la morale dépend du dogme, la pratique de la théorie, ainsi que le conséquent dépend du principe, ils n'ont pas édifié non plus dans la pratique,

ils ont démoli ; ils n'ont pas réparé le mal, ils ont détruit le bien ; et le bien, c'est l'aliment du bonheur de l'homme.

Les saint-simoniens et les fouriéristes font profession d'agir effectivement pour le plus grand bien de l'humanité. " Nous élaborons, disait l'un d'eux, ami d'Ozanam ; nous élaborons des idées et un système qui réformeront le monde, et en arracheront la misère pour toujours. Nous ferons plus, en un instant, pour l'humanité, que vous ne pourriez accomplir en plusieurs siècles."

Quelques années après, Ozanam pouvait dire aux confrères de Florence, avec l'accent de l'amitié compatissante : " Vous savez, messieurs, à quoi ont abouti les théories qui causaient cette illusion à mon pauvre ami." Vous le savez vous-mêmes, M. F. Les saint-simoniens et les fouriéristes, dans la vue d'un progrès je ne dis pas indéfini, ni idéal : car le progrès indéfini, le progrès idéal sont très-possibles ici-bas, et très-réels. Ils résident en effet spécialement dans l'appréhension de plus en plus étroite de la vérité et du bien. Et tant que l'intelligence et le cœur de l'homme n'auront pas l'infini, ils voudront toujours avancer, et même avanceront toujours ; à moins qu'ils ne mettent et cherchent le progrès là où il n'est pas ; mais alors, ce n'est plus le progrès indéfini, ni idéal : c'est le progrès imaginaire.

Je dis donc que les saint-simoniens et les fouriéristes, dans la vue d'un progrès imaginaire, ont élaboré en effet des systèmes, crée des associations ou des phalanstères. On y vivait en commun sous le plus parfait communisme. Qu'en est-il arrivé pour le bien de l'humanité ? Le plus vieux phalanstère a vécu quelques mois à peine, et les initiés sont revenus en rougissant au drame de la vie réelle.

Aujourd'hui, il n'y a plus un seul phalanstère, pas même sur le sol classique où éclot le premier, et il y a plus de quatre mille conférences faites à l'image de la petite conférence de Paris. Il n'y a plus un seul saint-simonien un seul fouriériste, et il y a cent mille confrères d'Ozanam. On ne mentionne le passage des phalanstères que dans des livres spéciaux, à titre d'anecdote plutôt que d'histoire, comme extravagance plutôt que comme idée ; et tous les jours, dans le monde, plus de deux cent cinquante mille familles, plus d'un million d'individus, connaissent, aiment et bénissent l'association de Saint-Vincent-de-Paul.

Les associés d'Ozanam n'ont jamais parlé comme les

créateurs de faux systèmes ; mais ils ont agi. Ils n'ont jamais dit non plus, du haut d'un théâtre, aux applaudissements des spectateurs avides : *Je suis homme ; et rien de ce qui intéresse l'humanité ne m'est étranger ;* mais ils ont réellement, franchement, embrassé tous les hommes dans leur expansive charité. Ah ! ces applaudissements de de la foule enivrée n'ont pas été entendus dans l'obscure demeure de l'infortune ; et le pauvre n'a jamais connu le poète qui parlait si bien de lui ; mais il a vu le disciple de saint Vincent de Paul dans son réduit, au chevet de son lit, et jusqu'à la fosse où sa misère fut ensevelie pour toujours.

Vous connaissez, M. F., maintenant, je l'espère, la société de Saint-Vincent-de-Paul sous son véritable jour, son but, ses moyens, ses membres, son organisation, avec l'esprit qui l'anime.

Oh ! quand on jette un coup d'œil général sur cette vaste armée du bien, qui pousse avec tant de puissance ses nombreux bataillons sur tous les points du monde ; ses chefs, sa noble bannière flottant dans les airs au souffle brûlant de l'esprit de charité, au milieu des ennemis et des angoisses de la guerre, on se sent animé, inspiré, charmé, comme le prophète qui, du haut de la montagne, contemplait avec complaisance les tentes multiples d'Israël campé dans la plaine. O armée de la foi, conspiration charitable, le nombre de vos soldats, l'ordre, la discipline qui règnent dans vos rangs ; par-dessus tout, le parfum de charité qui monte et réjouit le ciel, ravissent notre admiration. Oh ! qui n'est pas, comme le prophète, forcé de vous bénir ? Oui, dès aujourd'hui, nous vous bénissons.

Demain nous vous verrons à l'œuvre, société sainte ; nous suivrons à la trace le bien que vous prod·guez à vos membres, au pauvre, et à l'humanité.

TROISIEME DISCOURS.

Filioli mei, non diligamus verbo, neque lingua, sed opere et veritate.
Mes petits enfants, disait saint Jean, n'aimons pas en paroles, de la langue, mais en œuvres et en vérité.
Saint Jean, I. Ep. chap. III. v. 18

I.

Monseigneur,

Après avoir connu l'origine et les développements de la société de Saint-Vincent-de-Paul, sa constitution et sa vie intime, il nous reste, pour compléter cette étude rapide, à considérer le bien qu'elle fait d'abord à ses membres, puis au pauvre, et à la société tout entière.

Ce bien, comme on peut en juger par les caractères essentiels de l'association, doit se rapporter finalement au maintien, à la propagation et à l'honneur de foi catholique. Mais d'abord, comme la foi, au témoignage de saint Paul, alimente la justice, c'est-à-dire, l'ensemble de toutes les vertus; et ensuite, comme il est impossible que chacun des moyens, chacune des actions de la société, n'engendre immédiatement le bien sous toutes les formes, nous allons recueillir, sans distinction, les fruits divers qui naissent comme par enchantement du sol arrosé par les sueurs de la charité chrétienne.

La grâce de Dieu est multiple, variée à l'infinie, nous dit l'Écriture Sainte (1). En effet, cette grâce nous

(1) 1. Petr. 4. 10.

apparaît dans les dons de la nature, comme le génie, le talent, les précieuses qualités de l'esprit et du cœur ; jusque dans la perfection et la santé du corps ; jusque dans les choses que la main de Dieu a mises paternellement à la disposition de nos besoins, de nos goûts, de nos légitimes affections ; dans la bienveillance, la générosité, la charité de nos semblables : car, M. F., il ne faut pas l'oublier, cette générosité vient principalement de Dieu. Elle nous apparaît surtout dans les dons surnaturels que Jésus-Christ souhaitait ardemment de nous voir comprendre. Ce foyer de la grâce rayonne généralement sur tous les hommes et efficacement sur tous ceux qui n'endurcissent pas leurs cœurs.

Cependant, il est, dans l'ordre de la grâce comme dans l'ordre de la nature, dans le monde comme dans l'éternité, des points privilégiés où le ciel est plus propice, l'atmosphère plus favorable à la vie, la rosée plus bienfaisante, le sol plus fécond, la moisson plus riche.

Or, je crois qu'il en est ainsi, M. F., sur le terrain de la foi et de la charité pratique où s'est placée l'association des huit étudiants de Paris, où continue à vivre et à se mouvoir la grande société de Saint-Vincent-de-Paul.

Là le ciel est plus propice. Dieu même, c'est lui qui nous l'assure, se tient au milieu de l'assemblée, de la société qui se fait en son nom ; et la société de Saint-Vincent-de-Paul est faite au nom de la foi, au nom de la charité, qui est Dieu ; *Deus charitas est :* c'est Dieu qui est charité (1). Donc Dieu est au cœur même de la société de Saint-Vincent-de-Paul, fournissant à chaque membre de ce grand corps moral le mouvement et la vie. Il est heureux, suivant la pensée de Dieu même, celui qui a l'intelligence du pauvre, qui fait de la pauvreté une étude, qui prête volontiers l'oreille à la parole de l'infortune, qui est toujours prêt à donner, qui ne défaille pas en faisant du bien. Ils sont plus heureux encore, ceux qui font profession de faire vivre, de propager et de glorifier la foi, qui évangélisent à leur manière la paix, qui évangélisent le bien. Or ne sont-ce pas là, M. F., les caractères spéciaux de la société de Saint-Vincent-de-Paul, par conséquent les grâces spéciales qu'elle a droit d'attendre de la munificence divine ?

L'Eglise, dispensatrice des trésors du ciel même, les a

(1) 1. Joann. 4. 16.

répandus avec profusion sur la société de Saint-Vincent-de-Paul, sur chacun de ses membres, sur chacune de ses œuvres. Fréquemment elle réitère avec amour ses premières bénédictions. Les Pontifes de l'Eglise lui réservent d'insignes faveurs; et aujourd'hui même, celui qui, en ce pays, l'a bénie à son berceau, va lever sur cette société qui a grandi et sur tous ceux qui l'aiment, sur vous tous, M. F., sa main bienfaisante, enrichie des trésors de l'Eglise.

Ici, encore, l'atmosphère est plus favorable à la vie; ses éléments plus purs et plus sympathiques. Sur ce terrain charitable, pas de distinctions qui blessent ou séparent, pas de tempêtes qui grondent, d'intérêts qui se combattent et se déchirent: c'est l'unité de la foi avec les mille harmonies de la charité. " En entrant dans nos paisibles conférences, disait Ozanam aux confrères de Paris, en 1848, on laisse les passions politiques à la porte; on se trouve une fois rassemblé, non pour se combattre, pour se déchirer, mais pour s'entendre, pour se voir, en quelque sorte, par les bons côtés, pour y traiter de questions charitables, capables, par conséquent, de calmer pour un moment toutes les irritations, de faire oublier tous les froissements de cœur."

Oh! qu'il est bon, à tous, d'être là, M. F., au moins comme dans l'oasis où se repose en passant le voyageur fatigué, le soldat harrassé de la lutte!

Permettez-moi donc de vous y transporter un instant, par la pensée. Pénétrons ensemble dans une de ces petites conférences qui se tiennent à chaque heure sur quelque point du monde, et journellement sur quelque point de notre bonne cité. A l'heure fixée, les confrères se présentent; ils sont peu nombreux, peut-être; mais vous en voyez de tous les âges et de presque toutes les conditions. Ils se reconnaissent, ils se saluent: car au point de vue de la charité, ils le savent, ils sont égaux, ils sont amis, ils sont confrères. Ils prennent place, sans distinction, sur les bancs qui servent aux enfants d'une école ou aux petits enfants du catéchisme: le vieillard à côté du jeune homme; le riche commerçant, l'homme de condition, près d'un autre qui vit péniblement, au jour le jour. Le président, qui est souvent un des plus jeunes (car, sur le terrain de la société de Saint-Vincent-de-Paul, c'est la jeunesse qui possède), ouvre la conférence par l'invocation ordinaire du Saint-Esprit. Puis un confrère commence une lecture édifiante, relative, autant que possible, à la foi ou à la charité. Après

cette lecture, chacun fait part aux confrères réunis des nouvelles qui intéressent un disciple de saint Vincent de Paul. C'est quelquefois l'extrême dénuement d'une famille pauvre, le courage, la résignation, malheureusement aussi le désespoir dans l'infortune, la mort d'un client, le retour d'un autre aux devoirs de sa religion. Chacun fait ensuite, suivant ses moyens, dans le secret du Seigneur, l'aumône qui réjouira le pauvre. La conférence se termine par deux invocations pour soi-même et une pour les bienfaiteurs des pauvres. Puis l'on récite en commun cette prière touchante que nous avons deux fois récitée ensemble.

Alors, M. F., croyez-moi, l'âme a respiré à son aise, et on se sépare édifié, mieux disposé pour le bien, plus fort contre le mal.

L'union fait la force, M. F. C'est un proverbe aussi vrai dans l'ordre moral que dans l'ordre physique. Bien plus, la nature veut que les âmes s'entr'aident encore plus que les corps, parce que leurs actions réciproques sont plus nombreuses et plus variées. L'union morale réunit la force de l'exemple, la force de la parole, la force du conseil, la force de l'exhortation, la force de l'autorité. L'union fait la force dans toutes les vertus, dans la foi comme dans la charité. L'union fait la force qui détruit le mal, qui opère le bien, qui brise les plus grands obstacles.

L'union fait la force qui dompte surtout ce lâche ennemi du bien qui ne s'attaque jamais à l'homme que quand il est seul : le respect humain. " Il y avait alors à Paris, dit Ozanam, en parlant du jour où naquit la société de Saint-Vincent-de-Paul de huit jeunes étudiants, il y avait alors à Paris bien peu de religion ; et les jeunes gens, même chrétiens, n'osaient guère aller à la messe, parce qu'on les montrait du doigt, en disant d'eux qu'ils simulaient la piété pour obtenir des places. Aujourd'hui, il n'en est plus ainsi ; et, grâce à Dieu, l'on peut affirmer que les jeunes gens les plus sages et les plus instruits sont en même temps les plus religieux. Je suis convaincu que ce résultat est dû en grande partie à notre société ; et, à ce point de vue, on peut dire qu'elle a glorifié Dieu dans ses œuvres." (1)

Dieu merci, M. F., sur un sol encore humide du sang de nos martyrs, sous un ciel encore embaumé de l'héroïsme

(1) Ozanam. Discours à la conférence de Florence.

catholique de nos pères, jamais le fantôme de l'impiété avec les pieds d'argile et son front curieusement marqué d'ignorance, d'orgueil et de dédain ; jamais ce fantôme n'a fait peur au devoir éclairé ou sincère. De temps en temps, il est vrai, des imitateurs naïfs sont venus jouer comme des enfants sur la scène déserte, avec les tronçons brisés du sceptre de Voltaire, attachant à leur front inoffensif les fleurs échiffées de sa couronne. Mais la pièce du grand roi de théâtre était finie, et rien n'a encouragé les efforts de ces frêles et imprudents imitateurs.

Cependant, M. F., ici comme ailleurs, la vertu est toujours militante. Ici comme ailleurs, le respect humain exerce une certaine tyrannie. La vertu isolée est toujours timide, craintive, ombrageuse ; elle a peur d'un regard, d'une parole, d'une inoffensive plaisanterie ; elle redoute jusqu'à son isolement. Dans la société de Saint-Vincent-de-Paul, la vertu n'est pas seule : elle marche sous la protection d'un héros. Ce héros est un saint, il est vrai ; mais c'est un saint auquel on proposa, dans les jours funestes de 93, d'élever une statue, comme au plus grand bienfaiteur de l'humanité ; un saint auquel l'impiété même, suivant la pensée d'Ozanam, en retour du bien qu'il avait fait aux hommes, pardonna d'avoir aimé Dieu. Elle marche sur les traces d'Ozanam et de ses braves compagnons, dont le nom et le courage rappellent tout ensemble la gloire et la générosité de la foi ; elle marche au milieu des rangs serrés de soldats de tout âge et de toute condition, à l'ombre d'une bannière où brille cette devise honorable et toujours respectée, même aux âges les plus corrompus : *faire du bien à l'humanité.*

Il est bon, M. F., de rencontrer les pauvres sur le chemin, mieux de les rencontrer à sa porte, mieux encore de les recevoir dans sa maison même. Ozanam, lui, les faisait " asseoir dans ses fauteuils comme des hôtes de distinction. " (1)

Cependant, si vous n'avez vu le pauvre que de cette manière, croyez-moi, la pauvreté, cette amie intime de tant de malheureux, ne vous a jamais ouvert complètement son cœur, ni prodigué ses faveurs de choix. Le pauvre est un ami comme tous les autres : il faut lui rendre ses visites et son affection ; il a besoin de réciprocité. Mais cette réciprocité existe-t-elle, j'oserai dire avec Ozanam

(1) Lacordaire. Biographie d'Ozanam.

(car il y a aussi des misères dans une âme qui ne souffre pas de la pauvreté) j'oserai dire " qu'en visitant le pauvre, nous y gagnons plus que lui, puisque le spectacle de sa misère servira à nous rendre meilleurs. Nous éprouverons alors pour ces infortunés un tel sentiment de reconnaissance, que nous ne pourrons nous empêcher de les aimer Oh ! combien de fois, moi-même, accablé de quelque peine intérieure, inquiet de ma santé mal affermie, je suis entré plein de tristesse dans la demeure du pauvre confié à mes soins ; et là, à la vue de tant d'infortunés plus à plaindre que moi, je me suis reproché mon découragement, je me suis senti plus fort contre la douleur, et j'ai rendu grâces à ce malheureux qui m'avait consolé et fortifié par l'aspect de ses propres misères ! Et comment dès lors ne l'aurai-je pas d'autant plus aimé ? " (1)

Au seuil des pauvres, Ozanam ne manquait pas d'ôter son chapeau, et de leur dire avec un salut qu'il affectionnait : " *Je suis votre serviteur !*" Je crois que tous ses compagnons en font autant. Mais le pauvre, vous le savez, M. F., salue aussi à sa manière. Et qui dira les bonnes pensées, les bons désirs, les bons souhaits, qu'il tire de son cœur en faveur du riche qui a passé chez lui en faisant le bien. Que de fois n'a-t-on pas, dans la famille du pauvre, comme dans celle du Patriarche, pensé à donner à l'ange consolateur la moitié des seuls biens que l'on y possède : l'amour et la prière ! Or, M. F., quelle que soit la valeur de la prière du riche, je crois que celle du pauvre vaut mieux encore. Lacordaire dit quelque part : Si vous voulez savoir ce qui se passe dans le cœur de Dieu, écoutez les battements du vôtre. Eh bien ! il n'est peut-être pas un homme dans le monde, qui ne se sentît mieux disposé en faveur d'un autre homme, fut-il son ennemi, au moment où un pauvre (je n'en dirais pas autant d'un riche), lui montrant le morceau de pain qui le nourrit ou le manteau qui le défend du froid, lui dirait : Cet homme, c'est mon bienfaiteur. Pourquoi donc Dieu n'éprouverait-il pas la même inclination ? Bien plus, il a dit expressément que les pauvres sont ses membres, et qu'il regarde comme fait à lui-même le bien qui leur est fait—*Heureux donc* M. F., *heureux celui qui a l'in-*

(1) Ozanam. Discours à la conférence de Florence.

telligence de la pauvreté : Dieu le délivrera au jour mauvais. (1)

Membres de la société de Saint-Vincent-de-Paul, voilà donc votre part à la riche moisson qu'elle promet : bénédictions de Dieu, bénédictions de l'Eglise, bénédictions de la charité fraternelle, bénédictions de la pauvreté ! Vous avez vraiment choisi la meilleure part ; et elle ne vous sera pas enlevée, parcequelle est de ces biens que ni le voleur, ni la rouille ne peuvent atteindre.

II.

Suivons maintenant la société de Saint-Vincent-de-Paul chez le pauvre

En entrant chez le pauvre, la société de Saint-Vincent-de-Paul se trouve bien souvent en face de deux misères : la misère matérielle et la misère morale. Pour vous les montrer, M, F., je n'en appellerai ni à votre imagination, ni à la mémoire de vos cœurs ; mais je me contenterai de vous inviter à suivre cette double misère par la pensée, non pas dans une de ces contrées éloignées où règne la guerre ou la famine, mais au sein même de notre bonne ville de Québec , dans quelques-unes des rues de nos faubourgs Saint-Jean, Saint-Roch, Saint-Sauveur, par exemple Vous arrrivez en face d'une chétive demeure, dont la porte ne ferme qu'à demi ; de tous côtés de larges fentes laissent passer la tempête ; le poële est froid ; il n'y a pas toujours du pain noir sur la table ; aucun adoucissement à la maladie ; les enfants souffrent, et la mère concentre dans son cœur les douleurs de tous. Mettez quelquefois à la tête de cette famille un père débauché ou ivrogne, et vous aurez toutes les parties de la scène réelle.

Encore une fois, je n'exagère pas : je ne veux pas même faire la peinture ou l'image de la triste réalité ; je la mentionne. Je dis ce que j'ai vu, ce que d'autres ont vu dernièrement encore, ce que tout le monde peut voir, et cela, à dix pas de ses appartements bien meublés et bien chauds. O singulière indifférence que la nôtre, se dit-on, en revenant de visiter cette pauvre demeure ! L'homme souffre à côté de l'homme ; Lazare est encore

(1) Ps. XL.

agonisant à côté du riche israélite, le chrétien à côté du chrétien !

Ce n'est pas tout. A l'intérieur d'une maison devant laquelle coule incessamment le flot de la population indifférente, quelquefois dans un appartement qui se souvient d'une ancienne splendeur, quelquefois aussi dans le coin obscur d'une cave humide, dont elle a soigneusement masqué le vitrail pour écarter la lumière indiscrète, une femme est assise ; elle cache dans ses deux mains son visage amaigri, sillonné de pleurs. Elle est agitée ; on voit qu'il y a dans son cœur un combat entre la pauvreté qui presse, et la mendicité qui humilie.

Voilà l'image réelle de ce qu'on appelle avec indifférence la pauvreté honteuse. Cette femme est plus capable d'offrir que de demander : elle comprend par expérience cette parole du Seigneur *qu'il est plus doux de donner que de recevoir.* Voila la pauvreté matérielle.

Pourquoi faut-il, M. F., que la pauvreté matérielle et la pauvreté morale, sans être sœurs, soient pourtant si intimes ? Pourquoi faut-il que le pauvre abuse de la pauvreté même ; que l'homme déshérité de la terre n'en appelle pas toujours à la justice et à la générosité du ciel ? Pourquoi le pauvre est-il méchant ? La pauvreté réelle est pourtant une grâce qui rend le salut et par conséquent la vertu plus facile, au témoignage de Jésus-Christ lui-même. Oui sans doute, mais rappelons-nous, M. F., que toute grâce est sujette à l'abus ; et même plus elle est grande, plus l'abus en est coupable. La richesse est aussi une grâce, quoique inférieure à celle de la pauvreté, et le riche en abuse. Reste à savoir, M. F., si le pauvre ignorant, exaspéré, coupable, porte sa malice jusqu'au raffinement que le riche sait donner à la sienne, et si la conversion, qui efface tout, n'est pas plus commune chez le pauvre que chez son frère enchaîné par la fortune.

Quoiqu'il en soit, la misère morale, ainsi que la misère matérielle du pauvre sont toujours trop grandes. Raison de plus pour s'efforcer de porter remède et à l'une et à l'autre. Car je suppose qu'aucun chrétien ne prétendra qu'il faille reculer devant le mal, ou que l'on puisse refuser l'aumône au pauvre qui a faim, quels que soient ses vices. Tous nous pensons comme Ozanam, " qu'il ne faut jamais réduire un homme au désespoir, et qu'on n'a pas droit de refuser un morceau de pain au plus vil scélérat." Il n'y a qu'une exception, c'est quand le refus de l'aumône, sans

être trop pénible au pauvre lui-même, doit amener une amélioration morale. Et c'est une exception de charité ; c'est la charité du corps qui cède à la charité de l'âme. Mais alors même, on n'est pas dispensé de la charité : on n'en est pas quitte pour renvoyer énergiquement le pauvre ; on doit le suivre des yeux, et observer l'effet de ce refus, comme un médecin digne de ce nom suit l'action du remède.

Quoiqu'il en soit, M. F., en face de cette double misère, matérielle et morale, que nous venons de considérer, je vous le demande, que fera la charité indifférente des uns, ardente des autres, mais isolée ? Pour soulager cette misère, il faut la connaître ; pour la connaître, il ne suffit pas de rencontrer le pauvre, il faut le voir chez lui ; mais qui le fera, s'il ne s'y engage d'avance, s'il n'a fixé l'époque de cette visite, s'il n'est mis en garde par l'œil charitable d'un confrère contre l'indifférence et l'inconstance, si naturelles au cœur humain ? Qui traitera cette plaie permanente de la pauvreté avec ces ressources et cette constance de l'homme associé qui fait de la charité une carrière ? Cet enfant que vous avez vu trop pauvre pour se rendre à l'école, au sein d'une famille qui ne sait pas lire, oublieuse ou ignorante de ses devoirs les plus sacrés, ce pauvre enfant, qui le tiendra à l'école chrétienne, qui le vêtira, qui le conduira par la main jusqu'au point où il peut entrer en apprentissage, ou gagner convenablement sa vie ? Ce jeune apprenti, qui lui offrira cette charité prévenante, assidue, si nécessaire ? Qui lui fournira de bons livres ? Qui l'attirera à ces réunions charitables ou honnêtes capables d'alimenter l'énergie de son ardente jeunesse, et de mettre sa vertu sous la garde de la charité ? Qui trahira le secret de la pauvreté honteuse ? A qui, si ce n'est à un disciple de saint Vincent de Paul, s'ouvrira librement l'infortune timide qui craint jusqu'au regard de l'indifférence ? Qui appliquera à la misère morale le remède moral, le bon conseil, l'exhortation, la prière, si l'on n'a fait profession de suivre le pauvre avec assiduité, et si l'on n'a déjà gagné son cœur et acquis en quelque sorte le droit bienfaisant de le corriger. Croit-on, M. F., que l'âme malade du pauvre cédera en face de l'obole isolée, inconstante et glacée que jette dans sa main la main de votre mercenaire ?

Enfin, sans l'union qui fait la force, une fin déterminée, des moyens calculés, une organisation forte, une provision de charité, enfin sans une croisade sociale, jamais vous n'op-

poserez aux nombreux et puissants ennemis du bonheur soit matériel soit moral de l'homme, une épée victorieuse.

Mais avec cela, nous pouvons tout. Oh ! que ne m'est-il donné de vous mettre devant les yeux la somme des secours matériels et des secours spirituels, la somme de biens qu'opèrent les cent mille associés de saint Vincent de Paul envers ce million de pauvres, ces milliers d'enfants, d'apprentis, d'artisans, qui se sont succédé depuis qu'elle travaille, comme se succèdent tous les hommes ! Le calcul en serait immense, l'exposition sans fin.

Jetez les yeux sur le bulletin mensuel de la société, tiré à plusieurs mille exemplaires, vous en aurez une légère idée. Parmi les mille faits qu'il rapporte, entourés des meilleurs témoignages, c'est quelquefois une personne, une famille entière retirée de la misère ; tantôt plusieurs associés réunis réparent de leurs propres mains la chaumière délabré de l'infortune, comme on l'a vu à Québec plusieurs fois ; tantôt c'est un appel au riche en faveur du pauvre ; tantôt c'est l'innocence arrachée au danger que le démon lui prépare sous toutes les formes. Je ne citerai qu'un trait ; et je le prends au hasard dans le bulletin de la société.

Une famille (à Dunkerque) est visitée par une conférence, depuis trois ans environ. Tout y semblait devoir inspirer le découragement. Le père savait adroitement détourner la conversation toutes les fois qu'elle prenait une allure religieuse. La mère même avait cette indifférence dont Jésus-Christ semble désespérer dans l'Ecriture. Bien souvent, en sortant de la cave qui lui sert d'habitation, les visiteurs se disaient qu'ils n'obtiendraient aucun résultat. Depuis quelque temps cependant, le père, qui souffrait d'un cancer au pied, invoquait la sainte Vierge, dans l'espoir d'une guérison. Un médecin, membre honoraire de la conférence, eut la bonne pensée de lui rendre quelques visites. Un jour son visiteur lui dit : « Mon cher ami, Dieu est miséricordieux, et j'aime à croire que, si vous retourniez à lui avec un cœur sincère, il vous guérirait. » « Eh bien, dit le père, d'un ton énergique, j'irai à confesse. » Il tint parole, et par une protection spéciale, que Dieu veut bien accorder quelquefois même à notre faiblesse, les remèdes, qui depuis tant d'années n'avaient produit aucun effet, opérèrent cette fois, et le patient fut complètement guéri. Il va sans dire que toute la famille a suivi l'exemple de son chef.

III.

Les biens que la société de Saint-Vincent-de-Paul prodigue à l'individu et à la famille, échoient à la société humaine tout entière : car la société n'est pas quelque chose de réellement à part des individus qui la composent moralement. Le bien appliqué à une partie intéresse donc la société tout entière, et réagit heureusement pour le bien-être du grand corps social.

Cependant il ressort souvent des maux qui attaquent partiellement chaque membre, des maladies qui s'étendent à tout le corps, des maladies sociales. Alors la société tout entière languit et souffre ; elle est prise d'un malaise, d'une fièvre générale qui pénètrent partout et n'ont leur siège nulle part ; quelquefois, elle entre dans de convulsions terribles, avant de renaître à la santé ou de mourir pour toujours.

Ces grandes maladies sociales viennent de trois sources : de la misère matérielle, de la misère morale, puis de l'antagonisme des éléments sociaux, qui n'est que la conséquence des deux autres réunies.

Je vais exposer de suite, en détail, chacune de ces trois misères sociales, assuré que la connaissance exacte du mal indiquera clairement et avec certitude le remède efficace qu'il appelle.

La misère matérielle. Quand on la regarde au point de vue social, cette plaie s'élargit d'une manière effrayante. On lui donne quelquefois le nom de *paupérisme*. Je déteste cette expression : elle est ambitieuse ; elle sent la froideur de la science plutôt que la plaie qui saigne. N'importe, acceptons-la, le mot n'y fait rien au fond. Mais si l'on veut faire du paupérisme un chancre social, susceptible de céder aux efforts de l'art, ou un problème insoluble à la vraie science, on se trompe sur le fond même de la chose.

Le paupérisme n'est ni un chancre, ni un problème, comme on le suppose. Dans l'ordre naturel, après le péché, le paupérisme est devenu une conséquence nécessaire de la diversité et de la différence des talents, des aptitudes, des qualités et des défauts, et même des chances que distribue à sa guise la main de la providence. Il faut que l'homme serve l'homme et soit servi par l'homme ; et, sans le

besoin qui commande, le service social, pénible, mais nécessaire, ne se fera pas. Dans l'ordre surnaturel, le paupérisme n'est ni un chancre, ni un problème ; c'est une grâce, c'est un don, c'est une faveur gratuite, un présent de Dieu ; une grâce pour l'individu et pour la société. La pauvreté de cœur, le détachement réel des richesses, est une grâce, une vertu précieuse, nécessaire. Mais la pauvreté réelle, l'absence même des biens de la fortune est encore une grâce, qui s'ajoute quelquefois à la première ; mais, en tout cas, qui rend la pauvreté de cœur plus facile, la vertu moins embarrassée, le salut plus sûr. C'est une grâce qui rapproche de Jésus-Christ, et je crois qu'à la suite de Jésus-Christ, il y aura toujours des hommes qui n'auront où reposer la tête : car Dieu ne tient pas de grâces en réserve, et Jésus-Christ aime à partager toutes les parcelles de sa croix.

Le paupérisme est donc un effet permanent de la souveraine volonté de Dieu. Donc vouloir l'extirper radicalement, c'est plus qu'une utopie, c'est un crime.

Mais s'en suit-il que nous ne puissions pas l'adoucir ? Non, sans doute. Nous pouvons, nous devons même répandre de l'huile sur la plaie, en prévenir la gangraine et l'effet mortel : car Dieu, dans toutes ses dispositions, dans toutes ses corrections, dans toutes ses faveurs paternelles, a compté sur la charité et la fraternité de tous ses enfants.

Mais, dans la société humaine comme chez l'individu, les plus grandes misères sont les misères morales. Tant que l'âme reste bonne, le principe de la force agit et agit bien : la vertu de l'âme corrige et dompte la nature inférieure ; elle fait la richesse même du pauvre. Mais avec une âme mauvaise, tout se détériore, se corrompt et s'avilit, surtout la fortune. Il est donc bien peu sage de négliger l'amélioration morale de l'homme en travaillant à son amélioration physique ; à plus forte raison, de sacrifier l'une à l'autre ; de mettre le besoin de s'enrichir au-dessus du besoin de connaître et d'aimer le bien ; l'intérêt capricieux au-dessus des principes ; l'industrie au-dessus de la morale et de la religion.

Les misères morales de la société pauvre se réduisent principalement à l'ignorance, qui occasionne l'erreur, et à l'oubli de la religion, presque l'unique bien moral du pauvre.

Ozanam dit quelque part que l'esprit des conférences

de Saint-Vincent-de-Paul est particulièrement nécessaire dans les contrées où l'Eglise est militante (1). Dans les temps où nous sommes, M. F., où ne l'est-elle pas? Ici, en particulier, n'avons-nous rien à craindre, rien à repousser? Hélas! à côté de notre religion catholique, vivent et grandissent plusieurs sectes étrangères, dont les principes, les vues, les goûts, les affections, flattent la nature et contrarient la foi: mélange dangereux de l'ivraie et du bon grain, dans le champ du père de famille.

Mais ce n'est pas le temps de mettre le doigt sur cette plaie redoutable; il en est une autre qui s'élargit de jour en jour et qui demande plus spécialement le traitement tout-puissant de notre charité organisée.

Dans les faubourgs de notre ville renommée par sa catholicité, au milieu de notre classe pauvre et souffrante, des émissaires salariés d'une secte impie ont établi leur repaire. A l'exemple de leur chef, dont parle saint Pierre, ils en sortent souvent pendant la nuit, tournant comme des loups autour de la bergerie du vrai pasteur, souvent aussi pendant le jour; car Judas n'a plus honte, il ne jette plus à terre le honteux argent de la synagogue; il s'en nourrit. Il n'a plus horreur de son apostasie; il ne se pend plus de désespoir, Judas: il cherche ouvertement d'autres apostats.

Le mal est plus grand peut-être que vous ne pensez. Des individus, des familles entières, ont cédé à la séduction de l'ange déchu. Oui, des familles canadiennes, catholiques, ont déjà vendu leur conscience, leur honneur, leur foi, et ont embrassé je ne sais quelle secte, avec le fanatisme qui distingue l'apostasie.

M. F., j'ai promis de signaler tout le mal, avant d'indiquer le remède. Mais, en jetant les yeux sur celui-ci, je ne puis m'empêcher de jeter immédiatement le cri d'alarme. L'âme de nos frères canadiens, catholiques, meurt à la foi, grâce à l'indigence matérielle. Ces âmes ne sont pas éclairées, elles sont trompées; ni dirigées, elles sont achetées et vendues. Les loups sont actifs et vigilants. Il nous faut une croisade, il nous faut des disciples de saint Vincent de Paul; il nous faut des apôtres éclairés, courageux, fervents et laïques, dont le nom et l'habit n'ont été maudits ni par le père ni par les enfants; capables d'aller là même, soulager

(1) Discours à la conférence de Florence.

la misère pour écarter la tentation qui amène la chute, prévenir l'ennemi, sauver à la fois le père, la mère et les malheureux enfants.

Antogonisme des éléments sociaux. Le riche et le pauvre se sont rencontrés : Dieu est le père de l'un et de l'autre, dit un saint Père. Oui ils se rencontrent : ils se rencontrent dans nos maisons, dans nos rues, sur les places publiques, sur la même terre, au même soleil. Mais que Dieu soit le père de l'un et de l'autre, qu'ils soient frères, par conséquent, c'est ce que le riche ignore ou feint d'ignorer ; le pauvre, lui, le sait bien, et il y tient comme on tient à un droit précieux. En jetant ses yeux sur le riche, il se dit intérieurement : Cet homme, c'est mon frère.

Mais à la vue de l'indifférence, du mépris qu'affecte à son égard son heureux frère, il s'étonne. Et que pensez-vous qu'il se passe alors dans son âme déjà tourmentée par la misère ? Partout à la dernière place, partout refoulé, dédaigné : à la dernière place, dans nos maisons, comparant son morceau de pain aux mets succulents de la table de son frère ; dans la rue, ses haillons froids et usés aux magnifiques habits, aux riches et inutiles parures de l'autre ; sur la place publique, son isolement et le mépris, à l'honneur et au triomphe des heureux. Oh ! que pensez vous donc qu'il se passe alors dans son âme ? Bat-il un cœur d'homme dans sa maigre poitrine ? A-t-il un cœur où germe l'envie, la haine, la vengeance, la colère ? Oui sans doute ; et voilà pourquoi le riche et le pauvre se rencontrent aussi sur un terrain neutre, en champ clos, sur un sol qui les rend égaux, non pas dans la charité, mais dans la force, et qui boit impartialement le sang de l'un et de l'autre.

Misère matérielle, misère morale, antagonisme des classes riches et des classes pauvres : voilà donc les trois larges plaies qui saignent toujours aux flancs généreux de la grande société humaine.

Or, M. F., à des maladies sociales, le remède isolé ne suffit pas : car l'effet ne saurait être plus puissant que le principe. Quand une classe entière souffre, il faut une classe qui la soigne ; et, pour atteindre efficacement ce but difficile, la foule a besoin de s'organiser. La charité fait comme l'intérêt bien entendu, elle devient carrière. Je dis la charité organisée, non pas l'intérêt : charité qui donne, qui compatit, qui souffre, qui a froid, qui a faim, qui pleure, *charité bénigne*. En présence des maux qui affligent natu-

rellement une partie de la société déshéritée de tous les biens d'ici-bas, il faut une société qui donne et ne reçoit pas, qui ne capitalise que pour le ciel ; charité persistante comme la maladie ; charité forte comme la mort, ou plutôt comme Dieu même, qui est son principe ; charité dont toute l'énergie vient de l'éternité : car il n'y a que cette pensée qui tienne et persiste jusqu'à la fin.

Ozanam le disait à ses confrères : " Les sociétés purement philanthropiques n'ont point ces éléments de force et de durée, parce qu'elles ne se fondent que sur des intérêts humains. On y voit répandre l'argent, mais on n'y sent pas battre le cœur. Cette charité qui mêle ses larmes aux larmes des malheureux qu'elle ne peut consoler autrement, qui caresse et recueille l'enfant nu et abandonné, qui porte les conseils de l'amitié à la jeunesse timide, qui s'assied avec bienveillance au chevet du malade, qui écoute, sans donner signe d'ennui, les longs et lamentables récits de l'infortune ...cette charité, ô mes amis, ne peut-être inspirée que par Dieu. " (1)

Voyons encore, M. F. Une charité qui n'est pas catholique, a inventé, comme remède social aux maux de la société, la taxe des pauvres. La taxe ! que ce mot est froid pour le riche comme pour le pauvre ! O Christ ! source de charité brûlante, non, ce n'est pas vous qui avez inspiré cette idée qui glace. La taxe des pauvres ! Mais d'abord, à quel titre l'officier public vient-il me demander au nom de la justice ce que je ne dois qu'au nom de la charité ? La taxe des pauvres ! mais là où elle existe, empêche-t-elle la pauvreté de sévir, le pauvre de mourir de faim ? Guérit-elle la misère ? non : elle la cache, elle lui jette un voile, elle l'étouffe. Mais pourquoi donc, dans ces pays où tous les intérêts se vantent d'être représentés en public, l'intérêt suprême du pauvre est-il proscrit, le pauvre lui-même traqué ? Pourquoi ne peut-il pas montrer à l'œil compatissant que la providence met sur son chemin, la plaie qui le ronge et appelle le remède ? La taxe des pauvres ! mais c'est pour le cœur surtout qu'elle est impuissante, mortelle. L'officier public qui gagne son pain en distribuant le pain des autres, aura-t-il le temps, la pensée, le courage, la grâce, d'offrir à l'âme du pauvre la parole, le conseil, la réprimande

(1) Ozanam. Discours à la conférence de Florence.

qui éclaire cette âme et peut la guérir ? Tout est froid dans l'officier public, le regard, la parole et le cœur; froid comme la pièce de monnaie qu'il échange: c'est naturel, c'est presque nécessaire. Or il n'y a que le cœur, et le cœur embrasé de charité, qui fasse du bien à l'ame d'un autre : ce n'est pas le corps qui communique avec l'âme du prochain, qui agit sur elle, qui la change ; c'est l'âme. Dieu regarde le cœur : c'est le cœur qui le touche ; l'homme aussi, et le pauvre comme tout autre.

O moyens humains, que vous êtes insuffisants, quand il s'agit de guérir les maux des hommes ! Systèmes de la raison humaine qui s'égare en s'éloignant de la foi, dont la fausseté même est un vice radical; sociétés philantropiques, mais intéressées; taxes publiques, avouez donc franchement votre impuissance.

Ame d'Ozanam, génie de saint Vincent de Paul, esprit de Dieu, venez planer sur l'abîme de nos misères. C'est du principe de toute force que nous attendons le remède à toutes nos faiblesses, à toutes nos défaillances.

M. F., ma tâche est finie, et la vôtre commence. Je me suis efforcé de faire bien connaître la société de Saint-Vincent-de-Paul et de la faire aimer. Si j'y ai réussi, permettez-moi de vous laisser, en vous quittant, comme pratique et comme souvenir de nos entretiens, une seule pensée, un seul mot : agir. Au nom de Jésus-Christ et de ses membres souffrants, je le laisse à tous mes confrères en saint Vincent de Paul, à tous ceux que la grâce de Dieu a réunis durant ces trois jours autour de cette chaire : agir. Je tiens à cette pensée, parce que tout meurt sans les œuvres, même le souvenir ; et je l'adresse à chacun en particulier : car lorsque l'effort de tous est nécessaire, chacun doit dire : Me voilà !

Jeunes gens, je vous dois ma dernière pensée à plus d'un titre. Mon dernier mot sera un appel à votre foi catholique, à votre charité, à votre courage, à votre générosité, à votre brulante énergie du bien. Et avec lui, je sens venir dans mon âme ces paroles qu'un homme qui vous a beaucoup aimés laissait tomber de ses lèvres, en contemplant la charitable activité des jeunes hommes qui vous ont devancés dans la carrière : " La charité est belle en quiconque l'accomplit ; elle est belle dans l'homme mûr qui retranche une heure à ses affaires pour la donner aux affaires de la souffrance : elle est belle dans la femme qui

s'éloigne un moment du bonheur d'être aimée pour porter l'amour à ceux qui n'en connaissent plus que le nom ; elle est belle dans le pauvre qui trouve encore une parole et un denier pour le pauvre ; mais c'est dans le jeune homme qu'elle apparaît tout entière, telle que Dieu la voit en lui-même au printemps de son éternité, telle que Jésus la voyait au jour de son pèlerinage, sur le front de saint Jean. " (1)

Monseigneur, nous nous rappelons que c'est Dieu seul qui donne l'accroissement à toute semence, à tous les êtres, leur vie et leur action. Tous, à genoux, prosternés dans le temple de la prière, nous attendons de lui seul la grâce qu'il a mise entre vos mains. Disposez donc en notre faveur des bénédictions célestes. Bénissez la parole qui est une semence. Bénissez ces âmes qui l'ont reçue comme dans un sol fertile. Bénissez la société de Saint-Vincent-de-Paul. Donnez à tous ses membres l'amour et le zèle de la foi, l'ardeur toute-puissante de la charité. Déposée dans l'âme de ces fervents apôtres, cette bénédiction ira porter aux membres souffrants de Jésus-Christ la bonne nouvelle qui calme toutes les douleurs. Elle se rendra jusqu'à la demeure de l'infortune, séchera les pleurs, pansera la plaie, apaisera la faim et la soif, réchauffera les membres qui ont froid. Qu'elle aille soulager la veuve, recueillir l'orphelin, protéger l'artisan, visiter l'ouvrier qui a besoin d'un ami, guérir l'âme du pauvre, éclairer son esprit et son cœur. Qu'elle aille réconcilier les enfants de Dieu, les réunir pour le temps et pour l'éternité. *Filioli mei, non diligamus verbo, neque lingua, sed opere et veritate.*

(1) Lacordaire. Biographie d'Ozanam.

DE L'IMPRIMERIE DE LÉGER BROUSSEAU.